

ИР

перспектива

perspective

LE MENSUEL BILINGUE FRANCO-RUSSE



Il était une fois
la littérature Russe



Il était une fois la littérature Russe



"PERSPECTIVE" Le seul mensuel bilingue franco-russe - est édité depuis octobre 2003 par l'association franco-russe "Perspectives".

Il paraît tous les mois sauf en juillet et août (10 numéros par an) et est diffusé grâce aux associations d'amitié franco-russe, aux représentations culturelles et consulaires, aux magasins russes et aussi par souscription individuelles.

En exclusivité dans "PERSPECTIVE" en français et en russe :

- Les événements franco-russes en Russie et en France
- Les nouvelles de la coopération franco-russe
- La vie de la diaspora russe
- L'histoire de l'émigration russe
- Les conseils de spécialistes en droits russe et français
- Pour les parents : des réflexions sur le thème du bilinguisme des enfants
- Des actualités culturelles et des petites annonces
- Des adresses et des numéros de téléphone utiles.

PERSPECTIVE

LE MENSUEL BILINGUE FRANCO-RUSSE

Directrice de publication :

Olga MOUTOUH

Rédactrice : **Gouzel AGUICHINA**

(tél. 06 21 55 35 76)

Edité par Association Franco-Russe

"Perspectives"

Siège social : Maison de quartier Ste. Geneviève,

211, bd Romain Rolland 13010 Marseille

Adresse de correspondance :

253, bd Romain Rolland,

La Sauvagère, bât. 26, 13010 Marseille

Tél.: 04 91 75 01 92, 09 53 86 00 87

Fax: 09 58 86 00 87;

E-mail : perspectiva@free.fr;

<http://perspectiva.free.fr>

Le numéro spécial - Dépôt légal 20/01/2009

Commission paritaire 1113 G88557

ISSN 1764-5301

IL ÉTAIT UNE FOIS LA LITTÉRATURE RUSSE

Conception rédaction : **Jacques Vassal**

Maquette : **Henri Munoz Horeau**

e-mail : hmunozhoreau@free.fr

sources : www.litteraturerusse.net

sources iconographique : Editions

Christian Bourgois, Liana Levi, Denoël,

l'olivier, Omnibus/presse de la cité, et les

éditions du revif.

Remerciements spéciaux à Nikita Selivers-

tova et Vadim Abramov.

Production Diffusion : **FCD Dazibao**

www.dazibao-expo.com

e-mail : didpinot@yahoo.fr

La littérature russe s'est construite, à l'origine, sur une tradition orale d'inspiration populaire appartenant plutôt au folklore. Parmi ces récits, on doit différencier les contes qui, nullement spécifiques à la Russie, sont plutôt des résurgences du fonds indo-européen commun à une grande partie de l'Europe (ainsi retrouvera-t-on les récits du Petit Poucet ou du Chat Botté) et les "bylines": Ces dernières sont de courtes compositions épiques en vers vantant les exploits de personnages historiques, entre fable et réalité.

Plus jeune que ses homologues européennes la littérature Russe resta longtemps dans l'ombre des littératures française et Allemande.

Sous l'influence de **Pierre le Grand** puis de **Catherine II**, la Russie s'ouvrit progressivement sur l'occident et le XVIII^e siècle fut celui de la traduction en Russe des grands auteurs d'Europe de l'Ouest.

Il fallut attendre le XIX^e siècle pour qu'émerge enfin une authentique littérature russe reposant sur une longue tradition orale de contes et légendes.

Alexandre Pouchkine en fut le précurseur et le maître à jamais inégalé.

Dans son sillage sont nés de grands poètes tel Lermontov et plus tard dans la 2^e partie du XIX^e siècle des maîtres du roman russe tel **Tolstoï** et **Dostoïevski**.

Le XX^e siècle qui accoucha de 2 guerres mondiales et d'une révolution fut propice à tous les excès et vit naître une littérature d'exil et de nostalgie pour certains et d'exil intérieur pour d'autres (**Gorki**, **Pasternak**). La période post soviétique témoigne d'une littérature qui se cherche entre ironie et provocation dans l'exploration des douleurs éternelles de l'âme russe.

Index

1- de la terre jusqu'au ciel :

La genèse d'une langue

Culture orale et traditions populaires

Alphabet cyrillique et codification de la langue, du liturgique vers le profane

2 - Dans les lumières de l'Europe

Influence majeure des philosophes français au XVIII^e siècle

Catherine II, une tsarine à deux visages

Portraits : Cantémir, Lomonossov

3 - A l'ombre de Pouchkin,

L'évidence du génie

Une œuvre embrassant tous les genres

Ses contemporains sous influence

4 - Les apôtres de la poésie

Le sentimentalisme slave

L'école romantique

Les poètes citoyens

Portraits : Lermontov, Nekrassov

5 - Les prophètes du roman

Echos à la crise sociale et culturelle

Le réalisme contemplatif

Le réalisme militant

Portraits : Gogol, Tourgueniev, Tolstoï,

Dostoïevski

6 - En marche vers la révolution

De 1880 à 1917 :

les exigences esthétiques

Les plumes dans la braise révolutionnaire

L'âge d'or de la nouvelle

Portraits : Tchekov, Gorki, Block

7 - De Lénine à Staline

Une parole sous contrôle

La culture prolétarienne

La NEP littéraire

Portrait : Maïakovski, Marina Tsvétaïéva

8 - L'ère des guerriers

Le patriotisme soviétique

L'union des Ecrivains

Entre allégeance et dissidence

au système politique

Portrait : Grossman, Pasternak, Boulgakov

9 - De Khrouchtchev à Gorbatchev

Une ouverture relative

Le recul progressif de l'idéologie

La censure et l'exil

Portrait : Soljenitsyne

10 - L'apprentissage de la liberté

Les nouvelles générations face aux

mutations socio-politiques

Le rayonnement international

Portraits : Axionov, Kourkov, Olga Séda-

kova

11 - Bibliographie

12 - Bibliographie (suite)

Il était une fois la littérature Russe

Coupoles de la cathédrale Saint-Pierre et Paul

La littérature russe s'est construite, à l'origine, sur une tradition orale d'inspiration populaire appartenant plutôt au folklore. Parmi ces récits, on doit différencier les contes qui, nullement spécifiques à la Russie, sont plutôt des résurgences du fonds indo-européen commun à une grande partie de l'Europe (ainsi retrouvera-t-on les récits du Petit Poucet ou du Chat Botté) et les "bylines". Ces dernières sont de courtes compositions épiques en vers vantant les exploits de personnages historiques, entre fable et réalité.

Conception rédaction : Jacques Vassal

Maquette : Henri Munoz Horeau

e-mail : hmunozhoreau@free.fr

sources : www.litteraturerusse.net

sources iconographique : Editions, Christian Bourgois, Liana Levi, Denoël, l'olivier, Omnibus/presse de la cité, et les éditions du revif. Remerciements spéciaux à Nikita Seliverstova et Vadim Abramov.

Production Diffusion : FCD Dazibao

www.dazibao-expo.com ■ e-mail : didpinot@yahoo.fr

De la terre jusqu'au ciel

On doit à cet égard distinguer les bylines légendaires et les bylines historiques. Les premières, appartenant au cycle de Kiev, sont centrées sur la vie de Vladimir et des chevaliers luttant contre les Mongols. Ainsi **Ilya de Mourom**, paysan paralysé guéri miraculeusement à l'âge de 33 ans et défendant alors la Russie kiévienne, ou encore **Aliocha Popovitch**, l'astucieux fils de pope. De même, appartenant au cycle de Novgorod, celles qui exprimeront les volontés d'émancipation de cette cité de commerce, par le biais de personnages comme le marchand **Sadko** ou le libre aventurier **Bouslaïev**. Les secondes, du cycle de Moscou, évoquent quant à elles les vies des tsars **Ivan IV** ou **Pierre le Grand**.

Alphabet cyrillique et slavon

Les premiers écrits sont liés à une double assimilation : l'adoption du slavon et l'adoption, par l'état russe, de l'orthodoxie byzantine.

Codifié deux siècles plus tôt pour faciliter l'évangélisation des populations slaves par deux missionnaires (les moines **Cyrille et Méthode**), l'alphabet "cyrillique" a été construit à partir d'un dialecte bulgare qui, bien qu'éloigné de l'oral, était alors compréhensible de la plupart des Slaves. Ce dialecte vieux-bulgare devint le slavon. Cette langue liturgique en vint à servir aussi à des fins profanes (rédaction de chroniques, actes administratifs par exemple) et fut peu à peu altérée par le langage parlé, l'intégration de cette langue plus vivante donnant naissance au vieux-russe. Le russe moderne, quant à lui, finira par se fixer grâce à un équilibre de ses composantes russes et slavonnes.

Elaborés d'abord dans une perspective d'évangélisation, les écrits en slavon se multiplièrent à la suite du rapprochement avec Byzance. Les premiers écrits sont donc avant tout des traductions d'ouvrages religieux (psaumes et prières, sermons, vies des saints), rendus plus accessibles grâce au slavon. Une production écrite plus liturgique, voire historique (rédaction de chroniques) que proprement littéraire. A cette époque, rares seront les écrits originaux, hormis *Le Sermon sur la loi et la grâce* (1050) de l'orateur **Hilarion**, célébrant en la figure de **Vladimir le Saint** qui fit sortir la Russie du paganisme, le *Récit des Temps Anciens* (également nommé *Chronique de Nestor* ou *Première Chronique*), qui relate l'histoire des peuples slaves jusqu'au début du XII^e siècle, ou encore *Le Dit d'Igor*. Cet écrit en appelle à l'unité des peuples slaves. Mais sa date d'écriture, voire son authenticité, reste controversée.

Vers une littérature laïque

La période dite des apanages, qui vit le pays secoué par de nombreuses luttes intestines et ravagé par l'occupation mongole (du XIII^e au XVI^e siècle), limita le développement de la littérature russe. La première imprimerie, ouverte à Moscou en 1563, soit un siècle plus tard qu'en Europe occidentale, servit avant tout au clergé. Il faudra attendre le règne de **Pierre le Grand** pour que soient créées des imprimeries laïques. En attendant,

jusque vers le milieu du XVI^e siècle, la littérature relate surtout les méfaits de l'occupation mongole, souvent présentée comme le châtiement humain infligé aux Russes pour leurs péchés. La valeur documentaire des livres réside dans des récits comme le **Voyage par-delà les trois mers d'Athanase Nikitine**, un marchand de Tver qui relate son périple jusqu'en Inde ; ce récit témoigne du développement d'une littérature de voyage à la même époque. Plus original, le **Domostroï** (mot à mot : "la construction de la maison", en fait son organisation), rédigé vers 1500, décrit les règles à suivre pour mettre de l'ordre dans son domicile – on remarquera que le substantif russe *dom*, la maison, dérive du latin *domus*). L'ouvrage révèle les us et coutumes de ce siècle-là.

Incertitudes culturelles

A la période de régression en succède une autre d'isolement, la Russie se voyant dans la seconde moitié du XVI^e siècle privée de ses racines byzantines à cause de l'occupation de l'empire byzantin par les Turcs. Peu perméable à une culture chrétienne d'inspiration latine, la Russie reste à l'écart des grands mouvements de pensée, tels la Renaissance ou la Réforme, qui vont marquer l'Occident.



Pierre 1^{er}

Quelques écrits rendront compte des incertitudes culturelles et religieuses qui taraudent une Russie en pleine mutation (affirmation de l'autocratie, réforme de l'église...). Ainsi, *La Vie d'Avvakoum par lui-même* affirme l'opposition de son auteur aux réformes introduites par Nikon, et *La Description de la Russie sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch de Kotochikhine*, satire de la société russe du XVII^e siècle. Ces écrits, à la valeur littéraire relative, laissent une place grandissante à la langue populaire, tandis que recule le slavon livresque.

Dans les lumières de l'Europe



Catherine II dite la grande Catherine

Catherine II une Tsarine à deux visages

En poésie **Derjavine**, en prose **Karamzine** et **Radichtchev**, au théâtre **Soumarokov** et **Fonvizine** défrichent des genres encore inexistant. **Cantémir** (1708-1744), Moldave de naissance et fervent défenseur des réformes (ses Satires lui vaudront de nombreuses inimitiés), est le premier à avoir importé en Russie les écrits d'auteurs classiques (Boileau, Horace) en usant d'une langue qui brasse slavons, expressions populaires et emprunts étrangers. De même **Soumarokov** (1710-1777) traduit plus qu'il n'écrit des récits et comédies reprenant les classiques de Molière à Voltaire. Outre ces adaptations formelles, la langue elle-même connaît de profondes transformations : une nouvelle langue profane, distincte du slavons, se met progressivement en place. Témoin **Trediakovski** (1703-1769) : poète attitré de la tsarine Anna, il est l'un des instigateurs d'une réflexion sur la langue russe - qu'il juge tour à tour trop vulgaire, trop savante ou trop germanisée. Cette langue, les travaux de **Lomonossov** (1711-1765) contribueront à la faire évoluer en en fixant les règles ou en les harmonisant. Plus que ses écrits (*Ode pour l'anniversaire de l'avènement d'Elizabeth Petrovna*, la tsarine fille de Pierre le Grand, ou *Méditation à l'occasion d'une aurore boréale*), on doit à cet érudit qui étudia la philosophie, la chimie, la physique et les mathématiques,

et est considéré comme un des précurseurs de la science de l'atome, la première grammaire de la langue russe.

Subversion et muselière

Si Pierre le Grand a instillé le développement de la pensée occidentale en Russie, c'est à Catherine II, promotrice et avocate de leur diffusion, que l'on doit l'installation de cette pensée dans la littérature russe. Tsarine cultivée, favorable aux idées de Lumières, elle fait preuve d'un intérêt particulier à l'égard du monde des lettres. C'est ainsi qu'elle invite **Voltaire** à séjourner à la cour de Saint-Petersbourg, publie une revue (*Choses et Autres*) et rédige même des comédies fustigeant les nobles pour leur ignorance. Encouragée d'en-haut, cette liberté d'expression voit toutefois très tôt ses limites, en ce qu'elle représente trop de menaces pour un pouvoir autocratique. Face à ces textes subversifs et au lendemain de la Révolution française, la tsarine se mettra alors à museler la littérature russe.

C'est ainsi que **Novikov** (1744-1818), propriétaire fortuné et plus éditeur qu'auteur, est incarcéré quatre années durant



Nicolas Berthier

pour avoir diffusé, à travers sa Compagnie de Typographie, plus de mille ouvrages favorables aux Lumières. Un sort identique attend **Radichtchev** (1749-1802), premier écrivain révolutionnaire russe, après la publication de son *Voyage de Pétersbourg à Moscou*, peinture féroce de la vie dans la Russie rurale.

Fonvizine (1745-1792) et **Derjavine** (1747-1816) témoignent, par leurs écrits, de la maturité acquise par la littérature russe. S'amusant, à travers ses personnages authentiquement russes, au parler populaire, des tares et mœurs de la bourgeoisie, les comédies de Fonvizine (*Le Brigadier*, *Le Blanc-bec gentilhomme*), dont la qualité proprement artistique reste sujette à caution, valent à cet écrivain d'être considéré comme le premier véritable auteur de comédies de la littérature russe. Par sa maîtrise du rythme du vers, de sa sonorité, plus que par l'originalité de sa pensée ou de son style, Derjavine (*Ode sur la mort du Prince Mechtcherski, Grand Seigneur*, *Ode à Felitzia*), mérite pour sa part d'être considéré comme le premier poète de cette histoire. A l'aube du XIX^e siècle, la littérature russe, ayant assimilé en élève studieuse les écoles et styles nés en Europe, s'est enfin dotée d'une langue authentiquement nationale, capable de traduire ses pensées, émotions et souffrances qui s'exprimeront alors dans le sentimentalisme et le romantisme naissant.



Cantemir (1708-1744)

Cet écrivain d'origine moldave étudia à l'Académie de théologie de Moscou puis à l'Académie de Saint-Petersbourg. Chaud partisan des réformes de Pierre le Grand, il contribua à la pénétration en Russie des idées occidentales, grâce à ses traductions, entre autres Fontenelle et Horace. Outre son premier recueil de vers *Symphonie pour le psautier*, Cantemir laisse aussi une quantité de satires. Celles-ci, imitant Horace et Boileau, s'attaquent aux adversaires des réformes mais aussi à leurs zéloteurs bornés.

C'est peut-être en partie à cause des inimitiés que lui valurent ses satires qu'il fut nommé ambassadeur de Russie à Londres 1732, puis à Paris 1736, où il mourra en 1744.



Lomonossov (1711-1765)

Fils d'un pêcheur, Mikhaïl Lomonossov naît en 1711 dans le "gouvernement" (province) d'Arkhangel'sk, à Denisovkaïa. Les paysans n'ayant, à l'époque, pas accès aux études, il parvient à s'inscrire à l'université slavo-géco-latine de Moscou en se faisant passer pour un fils de gentilhomme. Homme éclectique, il étudie le latin, la philosophie, la physique et les mathématiques. Ayant obtenu une bourse d'études, il part pour l'Allemagne où il va approfondir les matières scientifiques. En 1745, il est de retour en Russie pour enseigner la chimie à l'université de Pétersbourg. Ses multiples travaux lui vaudront par la suite d'être nommé membre titulaire de l'Académie en 1751, directeur du gymnase et de l'université de Moscou (qu'il a contribué à créer et qui porte son nom de nos jours) en 1760, puis Conseiller d'Etat en 1764.

Considéré généralement comme le père fondateur de la science russe, Lomonossov fut un novateur dans quantité de domaines. En tant que scientifique, il fait figure de précurseur de la science de l'atome. Mais il est plus respecté encore en tant qu'écrivain. Surnommé "le père de la littérature russe moderne", rien moins, il a impulsé une profonde évolution de la langue. Sa grammaire, publiée dès 1754, réforme le langage littéraire russe en combinant le slavons d'église avec le langage quotidien. L'année suivante paraît son *Traité sur l'utilité des livres d'église*. Il y pose les premiers jalons de la future langue russe littéraire (décrite par des normes et grammaticalement correcte). Pour Lomonossov, la langue russe a "la splendeur de l'espagnol, la vivacité du français, la robustesse de l'allemand, la douceur de l'italien, le tout enrichi par la force de l'imagination et la concision du grec et du latin."

Seule contradiction dans l'œuvre fondatrice de cet érudit : le caractère archaïque de la langue dans laquelle il rédigea ses écrits, limitant d'autant la qualité littéraire de ceux-ci.

Avec l'accession en 1762 de Catherine II au pouvoir, Lomonossov tombe dans l'oubli et finit sa vie en quasi-désgrâce. La postérité le réhabilitera largement.

Le Palais d'Hiver, devenu musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg



Dans l'ombre de Pouchkine

Les contemporains sous influence

Dans l'art dramatique brillèrent **Alexandre Schakhovskoi**, poète plein de drôlerie, à l'imagination féconde ; **Griboïedov**, auteur de la charmante comédie des Inconvénients de l'Esprit ; **Krioukovski**, célèbre pour sa tragédie de Pozarskoi ; **Nicolas Polevor** et **Nestor Koukolnik**, qui empruntent leurs sujets de drames à l'histoire nationale. Quant à **Nicolas Gogol**, dans ses comédies, il peint avec une fausse gaieté les mœurs des petites villes russes. La poésie didactique et héroïque, soit originale, soit imitée, est cultivée avec bonheur par **Voïelkov**, traducteur de Virgile et auteur d'ingénieuses épopées ; **Merzliakov**, bel imitateur de poésies classiques ; **Gnieditch**, traducteur de *L'Iliade* d'Homère comme du *Roi Lear* de Shakespeare ; **Panaïev**, auteur de gracieuses pastorales ; **Kozlov**, émule de Byron, mais d'une inspiration plus mystique et plus touchante, célèbre pour au moins un poème admirable : *Le Moine* ; **Raisch**, qui traduit les *Georgiques* avec une rare fidélité. Dans le genre lyrique proprement dit, on citera **Zoukovski**, traducteur de la *Jeanne d'Arc* de Schiller, de la *Lénore* de Burger et des poésies de Hebel, auteur d'odes et de ballades originales, en particulier *Svietlana* et le *Barde au Camp des Russes* ; **Batiouchkov**, qui a publié entre autres poèmes *La Mort du Tasse* et une *Épître aux Pénates*, empreinte d'une grâce naïve et d'une profonde sensibilité. Le jeune Pouchkine, par l'entremise de sa nourrice, s'imprègne très tôt de la culture populaire dont il nourrira son œuvre. À l'âge de onze ans, il entre au lycée impérial. Élève bavard, sensible et dissipé, Pouchkine se passionne alors plus pour la rédaction de ses premiers vers que pour l'étude. Conséquence directe, il obtient en 1817, une fois ses études achevées,

un poste subalterne au ministère des affaires étrangères. Dès lors, établi à Saint-Petersbourg, le jeune poète va traverser trois années d'une vie mondaine et dissolue, entre cercles littéraires, sociétés secrètes proches des décembristes, jeux d'amour et jeux d'argent. C'est dans cette période qu'il rédige *Rouslan* et *Lioudmila*, poème héroï-comique qui témoigne de la maîtrise précoce de son auteur.

L'évidence du génie

Mais Pouchkine se consacre surtout à la rédaction de vers subversifs qui lui vaudront une mesure d'éloignement. En 1820, il est muté en Crimée, ce qui inspirera nombre de ses écrits tel *Le Prisonnier du Caucase*. C'est en Crimée qu'il entame aussi le travail sur *Eugène Onéguine* – avant d'être, en 1824, assigné à résidence. L'écrivain regagne alors sa demeure familiale de Pskov, où il rédigera notamment *Boris Godounov*.

À la suite de la mort d'**Alexandre 1^{er}**, Pouchkine sollicite auprès du nouveau tsar **Nicolas 1^{er}** l'autorisation de regagner la capitale. Celui-ci accepte tout en prévenant le poète qu'il sera son premier lecteur. Censure et surveillance se renforcent dans cette période où le pouvoir se sent menacé.

En 1830, Pouchkine se marie avec **Natalia Nikolaïevna Gontcharova**. Rêvant d'une vie paisible à Tsarskoïé-Selo, le village voisin du Palais d'été, où ils ont élu domicile, les jeunes mariés sont happés par la vie mondaine de la cour, où Alexandre est nommé historiographe. Mais le succès de sa jeune épouse au sein de la Cour attire sur lui quolibets et malveillances. C'est pour couper court aux rumeurs qu'il provoque en duel un émigré français, Georges d'Anthès, qui courtisait Madame Pouchkine. C'est au cours de ce duel qu'il est tué par d'Anthès.



Alexandre 1^{er}

Classer Pouchkine au rang des poètes ne peut être que réducteur, tant l'écrivain toucha avec génie à tous les genres, de la farce à la tragédie en passant par le conte et le pamphlet, à tous les registres, du romantisme au réalisme. Mais il privilégia longtemps le vers sur la prose. Vers la fin de sa courte carrière, alors que celle-ci supplantait le vers dans ses écrits (*La Dame de Pique*, *La Fille du Capitaine*), il dira : "La poésie a tari ses sources pour moi, me voici immergé tout entier dans la prose." Aujourd'hui encore, Pouchkine incarne la grâce, la perfection artistique poussée au génie. La limpidité du vers, la justesse de son expression, le font considérer souvent comme le plus grand poète de la littérature russe, voire comme son premier auteur véritable.



Tsarskoïé-Selo, palais de Catherine II

Présence française

Des années 1780 à 1840, la littérature russe connaît de profondes mutations, à l'image du pays lui-même. Après le décès de Catherine II (17 novembre 1796), le bref règne de Paul 1^{er} (assassiné en 1801) sera marqué par les relations ambiguës avec la France de Bonaparte ; celui de son fils Alexandre 1^{er} (1801-1825), par les guerres qui ensanglantent l'Europe, y compris la Russie. L'invasion napoléonienne, l'incendie de Moscou puis la retraite de l'armée française (1812) donnent à la Russie un nouvel élan patriotique et à ses écrivains de nouveaux thèmes d'inspiration, à bien plus long terme (cf. Tolstoï avec *Guerre et Paix*). En dépit de ces drames, la noblesse et l'intelligentsia russes restent fascinées par la France. Le français, couramment parlé et écrit à la cour de Saint-Petersbourg depuis Catherine II, reste une référence pour les deux plus grands écrivains de la période, Pouchkine et Lermontov. Le premier l'utilise jusque dans sa correspondance privée, le second place au beau milieu du texte russe des répliques en français dans la bouche de ses personnages. Tel ce dandy sentencieux, dans *Un Héros de notre temps* : "Mon cher, je méprise les femmes pour ne pas les aimer, car autrement la vie serait un mélodrame trop ridicule." L'autre source d'inspiration qui va nourrir même un auteur aussi viscéralement russe que Pouchkine est le romantisme des poètes anglais, Byron en tête.



Pouchkine (1799-1837)
Alexandre Sergueïevitch

Poète né à Moscou le 7 juin (26 mai) 1799, tombé en duel à Saint-Petersbourg le 10 février 1837. Par son père, il descend d'une famille noble dont plusieurs membres firent preuve d'un caractère aventureux ; par sa mère, il a pour aïeul le prince abyssin A.-P. Hannibal, surnommé "le nègre de Pierre le Grand", mort en 1781 avec le grade de général en chef. L'enfance capricieuse et gâtée du futur poète est bercée par les contes populaires que lui communique la "nyanyia" (nourrice) de sa mère, une brave femme de forte intelligence qui contribuera à l'éducation instinctive de l'enfant. Il faut souligner, en effet, que toute la famille parle exclusivement le français. La vieille nourrice est donc, hormis des serviteurs peu éduqués, la seule personne avec laquelle le jeune Alexandre Sergueïevitch peut échanger en russe. Celui-ci lit très jeune nombre d'auteurs français et s'essaye même à imiter Molière en français. En 1811, il entre au lycée impérial de Tsarskoïé-Selo, nouvellement ouvert à l'intention des enfants de la noblesse. Il s'y montre, comme élève, fort intelligent mais bien peu appliqué. En 1814 paraissent dans *Le Messager d'Europe* ses tout premiers vers : *A l'Ami Poète*.

Un peu plus tard, au mois de janvier 1815, lors d'une séance solennelle à laquelle assiste Derjavine, il lit un texte en vers, *Souvenirs de Tsarskoïé-Selo*, dont le vieux poète est si ravi qu'il prédit à l'adolescent un brillant avenir poétique. La réputation du jeune homme s'affirme dans la capitale, où les poètes consacrés commencent à

traiter l'étudiant en confrère. Au lycée impérial, les cours sont médiocres et la discipline assez laxiste. Pouchkine semble s'occuper moins de science que de poésie (dans le ton léger du XVIII^e siècle) et de joyeuses orgies en compagnie d'officiers du régiment de Hussards de la garde, en garnison au palais impérial. Sorti du lycée le 21 juin 1817, Pouchkine est nommé au Département des Affaires Étrangères. De 1817 à 1820, sa vie ne présente en apparence que les débordements propres à la jeunesse riche de ce temps-là ; cependant, le poète prend part aux réunions littéraires du cercle l'Arzamas et compose son *Rouslan et Lioudmila*, récit romantique versifié des tribulations de deux amants qu'un vil enchanteur tente de séparer. On retrouve là l'écho de toutes les lectures du jeune homme et, dans un cadre où apparaissent des noms empruntés à la légende russe, on reconnaît aisément une habile imitation de l'Arioste et, surtout, de la Pucelle de Voltaire. Cependant Pouchkine, avec l'ardeur qui le dévore, se livre corps et âme aux idées en germe dans la société qu'il fréquente. Pris d'une vraie passion libérale, il va montrer à des amis, au théâtre, le portrait de Louvel (l'assassin du Duc de Berry), décocher parfois sous pseudonyme des épigrammes compromettantes et composer une pièce en vers, *Volnost* (*La Liberté*), dont l'enthousiasme va déranger ; arrêté et interrogé, il avoue tout sans ambages et frère l'exil en Sibérie.

Mais des interventions en haut lieu font adoucir la peine et l'empereur Alexandre 1^{er} se contentera de le faire envoyer dans le sud, à Ekaterinoslav. Le poète fait alors la connaissance du général Raïetski, qui l'emmène aux eaux du Caucase. C'est là qu'il compose son célèbre poème *Le Prisonnier du Caucase* qui, dès sa parution, en 1822, le consacre grand poète. Jamais, en effet, la Russie n'a trouvé chez l'un des siens une telle envolée lyrique ni, dans la description de la nature, un feu aussi ardent. Au cours d'une excursion en Crimée, Pouchkine écrit son poème *La Fontaine de Bakhchisarai*. Après un séjour prolongé à Kichinev en Moldavie, il est à sa grande joie envoyé en 1823 à Odessa auprès du prince Vorontsov. Il a le sentiment de revivre et de retrouver la civilisation. Il est vrai que le séjour dans cette ville marchande et portuaire, la découverte de la mer aussi, seront profitables à cet esprit si fantasque. Quoi qu'il en soit, tout en se livrant, ici comme ailleurs, au plaisir, Pouchkine travaille énormément, lit une kyrielle de livres et s'intéresse à cette vie matérielle, si nouvelle pour lui. Pourtant, sa vanité et sa plume trop irrévérencieuse vont lui aliéner son chef le prince Vorontsov. Sur une plainte de celui-ci, le jeune homme reçoit, le 12 juin 1824, un avis signé de Nesselrode, lui enjoignant de se rendre dans la propriété de ses parents, au village de Mikhaïlovskoié (gouvernement de Pskov) et d'y rester aux arrêts jusqu'à nouvel ordre. Exil grave pour un esprit aussi peu rompu à la solitude. Des scènes éclateront bientôt entre Alexandre Sergueïevitch et

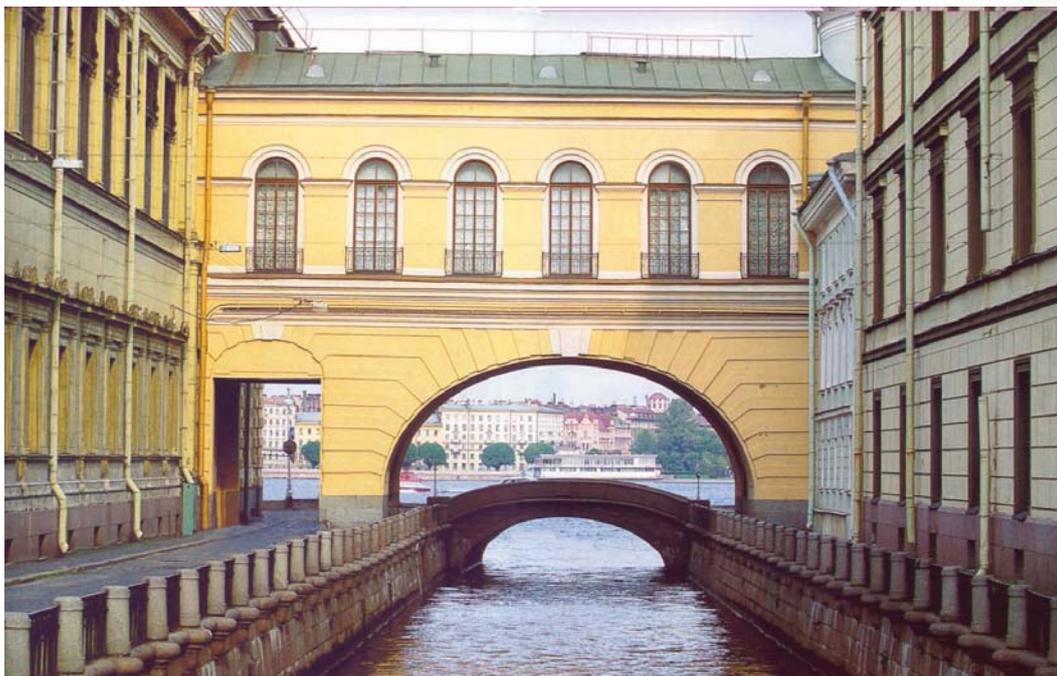
son père. Les rapports du poète avec plusieurs membres de sa famille deviendront si tendus que ses parents, refusant d'assumer plus longtemps la responsabilité de veiller sur ce fils, partiront pour la capitale.

L'isolement de la campagne russe, surtout à cette époque, ne peut guère être combattu que par le travail. Pouchkine se livre sauvagement à l'écriture et rédige, outre une multitude de poèmes éphémères, les chants IV, V et VI de son *Eugène Onéguine*, commencé à Odessa, ainsi que son drame *Boris Godounov*, qu'il ne publiera qu'en 1834. Après le complot des Décembristes (Noël 1825), le poète, mis hors de cause, relève la tête et demande sa grâce. Le 20 septembre 1826, il est présenté au nouveau tsar Nicolas 1^{er} et, en juin 1827, il obtient l'autorisation de retourner à Saint-Petersbourg ; le tsar déclare en outre vouloir lui servir lui-même de censeur, pour lui épargner les réserves souvent puériles des bureaux de censure. De 1826 à 1830, on retrouve Pouchkine tantôt à Petersbourg, tantôt à Moscou, tantôt au Caucase, cherchant sa voie au point de commander un poste dans l'armée active, collaborant à des revues, travaillant à un livre d'histoire et faisant la cour à une jeune fille moscovite, Natalia Nikolaïevna Gontcharova. Après avoir été froidement accueilli lors d'une première tentative, il finira par l'épouser en février 1831. De 1831 à 1837, la vie du poète est une lutte perpétuelle, contre les ennemis d'argent dus à sa propre insouciance ainsi qu'à des charges familiales trop pressantes. Mais aussi contre la haute société russe, notamment à la cour de Saint-Petersbourg, où les cancans et les provocations finiront par le placer, pour défendre l'honneur de sa femme, dans un engrenage fatal.



Édition russe d'Eugène Onéguine

Les apôtres de la Poésie



Le Canal d'évier, haut lieu des promenades romantiques

Si les écrits de Pouchkine et de Lermontov marquent, après une longue période d'apprentissage, l'avènement de la littérature russe, leurs œuvres ont surtout contribué à faire de cette première partie du XIX^e siècle l'âge d'or de la poésie en vers. Celle-ci sera marquée, comme l'ensemble de la littérature russe, par les évolutions des genres littéraires, roman, nouvelle, théâtre, chronique ou pamphlet.

Comme partout en Europe, la littérature russe voit, dans les années 1800 à 1830, le sentimentalisme supplanter la raison et privilégier les émotions ; plus de longs discours, place à la beauté de la nature, à la pureté morale, à l'existence saine de l'homme du peuple.

Si le roman, la nouvelle et le théâtre en prose gagnent du terrain à partir des années 1830, la poésie reste dominante sur l'ensemble de cette première moitié de siècle, grâce surtout à **Pouchkine** et à **Lermontov**.

Les années 1825 à 1835 verront une pléiade d'artistes signer quelques beaux vers. Parmi eux, ceux de **Koltsov** (1808-1842) se distinguent par leurs sujets simples : vie pastorale, beauté de la fleur qui pousse. Non formatée par les genres ni surtout les styles européens, voilà une poésie proche de celle du peuple.

Hippolyte Bogdanovitch (1743-1803) a annoncé le déclin du classicisme. Célèbre pour sa *Douchenka* (1775), libre adaptation des *Amours de Psyché* et de

Cupidon de La Fontaine, il fait figure de précurseur des sentimentalistes.

Gavrila Derjavine (1747-1816) a montré des émotions, tout en maniant habilement humour et satire, comme dans l'ode à Catherine II *Felitsa*. Mais c'est **Vassili Joukovski** (1783-1852) qui va ancrer le sentimentalisme dans la poésie, avec une langue délaissant définitivement le slavon. Nombre de ses œuvres sont des traductions très libres, voire des adaptations d'auteurs occidentaux, notamment allemands ou anglais (son *Élégie* de Gray), où perce une irrationalité fantastique.

Avant de sombrer dans la folie, **Constantin Batiouchkov** (1787-1855) a offert de jolis vers suaves, aux sonorités quasi-italiennes, et de belles traductions des poètes latins, Horace en particulier.

Nikolaï Karamzine (1766-1826) a été le premier à faire basculer la prose dans le sentimentalisme. Dans ses *Lettres d'un voyageur russe*, il se confie tout en visitant l'Europe. Ses romans publiés ultérieu-

rement (*Pauvre Julia*, *Lisa*) mettront en valeur cette douceur sentimentale, mais moins pour la réalité décrite que pour ce qu'elle suscite dans l'âme de l'auteur.

Toute cette production littéraire engendrera d'âpres débats d'idées entre intellectuels, critiques, écrivains et étudiants. Fondamental est celui qui opposera occidentalistes et slavophiles. Les premiers, avec pour figures de proue **Vissarion Bielineski** (1811-1848) et **Nikolaï Tchernytchevski** (1828-1889), **Nikolaï Dobrolioubov** (1836-1861) et surtout **Alexandre Herzen** (1812-1870), qui devra s'exiler à Londres et à Paris, critiquent tour à tour la religion orthodoxe, l'art pour l'art et le romantisme, prônant même une littérature sociale et révolutionnaire. Les seconds, plutôt ancrés à Moscou, derrière **Constantin Aksakov** (1817-1860) et **Alexis Khomiakov** (1804-1860), revendiquent au contraire les valeurs de l'église orthodoxe (tout en préconisant des réformes) et l'attachement au slavon.



Nikolaï Nekrassov 1821-1877

Nikolaï Nekrassov naît dans le gouvernement de Jaroslavl, où sa famille possède une modeste propriété. De son père, ancien officier violent et ignare, et de sa mère, femme craintive et romantique, l'auteur hérite les goûts pour la chasse et les cartes, mais surtout celui de la poésie, à laquelle il s'adonne dès son jeune âge.

A dix-sept ans, il est envoyé par son père à Saint-Petersbourg pour s'inscrire à une école militaire. Préférant désobéir, il s'inscrit en auditeur libre à l'Université. Son père le prive alors de revenus. Pour subvenir à ses besoins, Nekrassov, qui vit de menus travaux littéraires, fait publier ses vers de jeunesse mais connaît un échec cinglant.

Marqué par cette déception et par les épreuves qu'il doit endurer, l'auteur crée des vers de moins en moins sentimentaux et de plus en plus cyniques et satiriques. Plus conformes à l'air du temps, ses vers qui dénoncent notamment l'immoralité du monde au nom de la morale populaire outragée, seront alors publiés par Bielineski. Mais Nekrassov doit surtout son succès à ses productions plus personnelles, notamment celles où il dépeint le monde paysan qu'il a si longtemps côtoyé et ce qu'il nomme "la souffrance de la bonne du commun". Ancrées dans la vie paysanne à partir des années 1850, ses œuvres, alliant réalisme impeccable et didactisme discret, connaîtront un vif succès.



Mikhaïl Lermontov 1814-1841

Le petit Mikhaïl n'a que trois ans quand, en 1817, il perd sa mère. Sa grand-mère maternelle, issue de la haute noblesse, s'oppose à ce que son père, modeste capitaine d'infanterie descendant d'une longue lignée écossaise alors désargentée, élève le jeune Mikhaïl. Elle décide d'assurer l'éducation de l'enfant. Celui-ci ne verra donc que de rares fois son père, qui meurt quand le fils n'a que seize ans.

À partir de 1828, Mikhaïl entre au collège et s'y passionne déjà pour Byron et Pouchkine. En 1830, il s'inscrit à l'Université de Moscou pour suivre des cours de philologie. Élève sombre, taciturne et sarcastique, il est tour à tour fui et détesté : peu sociable, enclin à broyer du noir, il souffrira toute sa vie d'une personnalité vouée à l'isolement ; jamais il ne trouvera l'âme-sœur, pourtant si ardemment désirée.

Chassé en 1832 pour impertinence à l'égard d'un professeur, il entre à l'école des junkers où il devient rapidement officier. Mais ses origines modestes et son caractère instable le condamnent au rejet des milieux littéraires qu'il cherche à fréquenter. Lermontov se livre alors à une vie de débauche, d'esclandres, sans pouvoir exprimer sa véritable nature.

*Ebranlé par la mort de Pouchkine, avec lequel il a plus d'un trait commun, il rédige un poème accusant la cour pour ce décès. A cause de ces vers, il est affecté au Caucase. Grâce à l'intervention de son influente grand-mère, il n'y reste pas longtemps. Il regagne Moscou où il publie son chef-d'œuvre, *Un héros de notre temps*, dont le héros Pétchorine apparaît à bien des égards comme une projection de l'auteur : "Tous lisaient sur mon visage les signes de mauvais instincts qu'en réalité je ne possédais pas. J'étais disposé à aimer le monde entier, mais personne ne me comprit et j'appris à le haïr."*

On peut arguer que Lermontov est le seul romantique véritable de la littérature russe, tant ses écrits expriment les tourments du cœur et de l'âme d'un poète passionné et mélancolique. Il n'a que vingt-sept ans lorsqu'il meurt, comme Pouchkine, au cours d'un duel.

Promenade romantique dans le parc du Jardin d'Été



Les prophètes du roman

A partir du milieu du XIX^e siècle, le roman va peu à peu supplanter tous les autres genres, tant par la quantité que par la qualité des œuvres. Outre l'apparition de grands auteurs, le phénomène s'explique par l'impact du réalisme sur la littérature russe. En effet les autres genres, et notamment la poésie, apparaissent à bien des égards moins aptes à faire passer une problématique politique ou sociale. De ce fait, la poésie connaît une période de relatif silence jusqu'à l'arrivée du renouveau, grâce au symbolisme.

De même, l'hégémonie du roman ne permettra qu'à de très rares auteurs de théâtre d'inscrire leurs noms au panthéon de la littérature russe. Parmi ceux-ci, Alexandre Ostrovski (1823-1886) offre au théâtre l'un des drames dont la littérature russe peut s'enorgueillir le plus : L'Orage.

Le réalisme russe

Le réalisme russe se distinguera nettement de son homologue français. Il sera, en effet, de plus en plus teinté d'utilitarisme, les écrivains étant appelés, avec des réussites inégales, à s'associer aux grands mouvements idéologiques du siècle. Le roman réaliste russe devient alors le lieu d'expression des prises de position philosophiques ou politiques.

Le réalisme contemplatif

Les premiers auteurs russes à s'inscrire dans la lignée des réalistes le feront sur un mode que l'on peut qualifier de contemplatif. Plus observateurs que critiques, parfois plus chroniqueurs et journaliers qu'écrivains, ils offriront à la littérature russe de magnifiques descriptions des modes de vie et de la société de leur époque.

Ainsi, **Sergueï Aksakov** (1791-1859), père de **Constantin Aksakov**, s'attardera sur la richesse d'une nature généreuse, dans ses ouvrages évoquant les mondes de la pêche et de la chasse (*Mémoires d'un pêcheur à la ligne* et *Mémoires d'un chasseur dans le gouvernement d'Orenbourg*). Par la suite, ses mémoires (*Chronique de famille* et *Les années d'enfance du petit-fils Bagrov*) nous laisseront de magnifiques images de la vie patriarcale.

Comme **Aksakov**, **Ivan Gontcharov** (1812-1891) écrira avec un réel souci du détail et un amour profond et bienveillant pour la matière observée. Le personnage d'*Oblomov*, atteint de cette apathie orientale qui brise les élanes les plus généreux, est devenu un archétype, au point que

les Russes surnomment cette maladie *oblomovtchina* ("oblomovite"). D'autres écrivains contempleront la Russie et ses hommes. **Nikolai Leskov** (1831-1895) se focalisera, dans ses nouvelles, sur une catégorie sociale (*Gens d'église*) jusqu'alors ignorée de ses pairs.

Paul Melnikov-Petcherski (1819-1883), quant à lui, observera avec une grande justesse ce que fut la vie des Vieux-Croyants (*Dans les forêts*, *Sur les montagnes*, 1879).

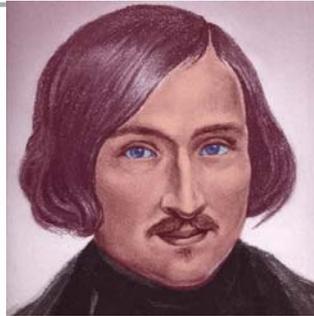
Le réalisme militant

Ivan Tourgueniev apparaît comme le premier auteur de renom que l'on peut définir comme réaliste militant, même si, à bien des égards, cela peut sembler à son corps défendant.

D'autres écrivains prirent plus volontiers le rôle de critique. Collaborateur au *Contemporain* puis codirecteur des *Annales de la Patrie*, **Mikhaïl Saltykov-Chtchédrine** (1826-1889) brossa, de sa langue à l'ingéniosité inépuisable et pleine d'humour, des descriptions très critiques des élites et de la société russe d'alors.

Le réalisme critique eut bien d'autres plumes oubliées depuis dans l'histoire du mouvement. Ainsi **Alexei Pisemski** (1820-1861), dont le roman *Mille Ames* dénonce l'immoralité des classes dirigeantes.

Plus journaliste qu'artiste, **Gleb Ouspenski** (1843-1902) se fera quant à lui le peintre de la décadence de la vie urbaine, de sa misère, de sa prostitution, de son ivrognerie.



Nicolas Gogol (1809-1852)

Né à Sorotchbins en Ukraine, Gogol est le troisième enfant d'une fratrie qui en comptera douze. Le petit Nicolas sera choyé par une mère très croyante, ce qui amplifia la sensibilité malade du futur écrivain et son propre mysticisme.

En 1828, en quête de gloire littéraire, il s'installe à Saint-Petersbourg où il publie *Hans Kuchelgarten*. Mais ces vers de jeunesse sont mal accueillis par la critique et Gogol rachète le tirage existant pour le brûler. En 1829, il accepte un modeste poste de fonctionnaire. En 1831 et 32, il écrit les *Veillées à la ferme près de Dikanka* et connaît cette fois un véritable succès. Accueilli par les milieux littéraires, il rencontre Pouchkine, qui lui soufflera les sujets de ses deux chefs d'œuvre : *Le Révizor* et *Les Ames mortes*. De 1836 à 1848, il mène une vie errante, entre Allemagne, France et Italie.

A plus d'un titre, ce maître du rire, à l'humour souvent noir, apparaît comme l'un des premiers grands écrivains réalistes russes. A ses descriptions rurales, teintées de fantastique et de diablerie, vont succéder ses *Nouvelles de Pétersbourg* ; l'auteur s'y montre plus sarcastique et satirique. Sous le comique de sa plume, *Le Manteau* s'avère un vrai plaidoyer des humiliés. *Le Révizor*, satire sociale sur la haute bourgeoisie de province, est aussi une œuvre de moraliste qui dénonce par la farce l'opportunisme et la veulerie. *Les Ames mortes*, quoique inachevée (il en brêlera lui-même une partie peu de jours avant sa mort), est une fulgurante galerie de portraits acides, conjugué réalisme et fantastique. Une nouvelle comme *Le Nez* montre le génie d'un auteur en équilibre constant entre réalisme et imagination débridée.

L'influence de Gogol, non seulement sur la littérature mais sur la culture russe en général (cf. les adaptations musicales de Moussorgski), est primordiale. Elle est aussi perceptible dans la littérature moderne, jusqu'à des auteurs du dégel comme Boul-Lat Ouboufava ou de la scène actuelle, comme Andreï Kourkov.



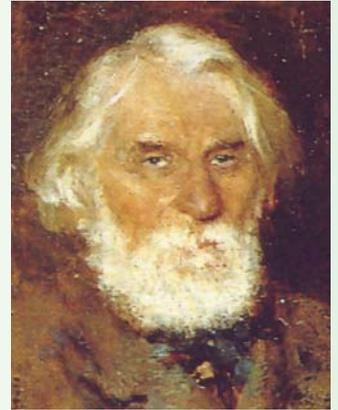
Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski (1821-1881)

Né à Moscou en 1821, fils de Mikhaïl Dostoïevski, un médecin militaire alcoolique et violent (qui semble avoir en partie inspiré le père Karamazov), et de Maria Fiodorovna Netchevaïeva, fille douce et résignée d'une famille bourgeoise, Fiodor Mikhaïlovitch connaît une enfance difficile et malade – toute sa vie il restera un grand nerveux, sujet à l'épilepsie.

Après quelques années de vie dissolue, sans le sou, il s'oriente vers l'écriture : des traductions d'abord, puis un premier ouvrage d'auteur, *Les Jeunes gens*. D'abord censuré par la critique, il se voit ensuite considéré comme un simple imitateur de Gogol. Fuyant les cercles littéraires, il se lie avec un groupe de libéraux, le cercle de Patrachevski qui, clandestinement, tente de préparer les paysans à la révolution socialiste. Il est alors arrêté et condamné à mort, peine commuée en quatre ans de prison, suivies de cinq d'exil en Sibérie. De ces travaux forcés, il revient diminué physiquement et moralement (*Souvenirs de la maison des morts*), mais aussi changé par la lecture de l'Évangile et la découverte de la bonté de l'homme. A l'expiration de sa peine, il est incorporé dans l'armée. Il y servira trois ans avant d'être autorisé à regagner Saint-Petersbourg, où il fonde une revue.

Comme pour Tolstoï, le succès de Dostoïevski tient autant à sa posture morale qu'à ses qualités artistiques. Ainsi, tant dans sa vie que dans son travail d'écrivain, il a été aux prises avec une profonde angoisse métaphysique et habité par une foi ardente envers le Christ et le peuple russe. Mûrie par l'expérience de la prison, la pensée moralisatrice de Dostoïevski transparaîtra alors dans tous ses écrits.

Quant à son art, Dostoïevski sera ce réaliste de l'intérieur, dépeignant les âmes humaines dans leurs contradictions et leurs destinées tragiques.

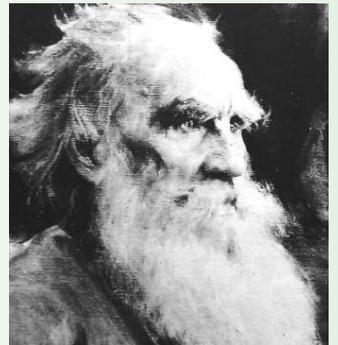


Ivan Tourgueniev (1818-1883)

Ivan Sergueïevitch Tourgueniev naît à Orel dans un milieu aisé et passe son enfance au domaine familial. C'est sans doute dans ses souvenirs d'enfance campagnarde qu'il puise la matière de ses récits, tel ce *Premier Amour* largement autobiographique. A quinze ans il entame à Moscou des études qu'il achèvera cinq ans plus tard en Allemagne.

Pressé par sa mère, qui souhaite le voir renoncer à une carrière littéraire, il entre au Ministère de l'intérieur mais sans se résoudre à abandonner l'écriture. D'abord remarqué par les critiques pour certains poèmes, il va connaître le succès avec ses *Carnets d'un chasseur*. Ce recueil de nouvelles marque aussi l'engagement du jeune Tourgueniev qui, en décrivant des scènes de la vie paysanne, en vient à souligner à demi-mot l'absurdité du servage – dont il est témoin à travers le comportement despotique de sa mère à l'égard de ses "âmes".

En 1855, il reçoit l'autorisation de quitter ses terres. Attiré par l'Europe, où il s'est déjà rendu, il s'exile en Allemagne, puis en France (où il vivra plus de trente ans) et suit la cantatrice Pauline Viardot qu'il a connue en 1843. Elle est mariée et mère de famille et l'écrivain devient son ami-ami. C'est auprès d'elle qu'il meurt d'un cancer, à Bougival, où il travaillait à ses derniers Poèmes en prose.



Léon Tolstoï (1828-1910)

Issu de la noblesse, Léon Tolstoï naît au domaine familial de Iasnâïa Poliana (gouvernement de Toula). Orphelin de mère à deux ans et de père à neuf, après ces deux drames il vivra une enfance paisible dans une riche campagne, parmi les paysans qu'il aime.

A l'Université de Kazan, il passe des langues orientales à la diplomatie, sans réussite. A vingt ans, il regagne la propriété familiale dont il est l'héritier et se consacre à la vie du domaine en voulant améliorer la vie de ses serfs. Mais leur méfiance lui cause une amère désillusion (*La matinée d'un propriétaire*).

Cet échec, sa solitude, sa soif d'une autre vie le poussent, en 1851, à entrer dans l'armée. Après deux ans au Caucase, promu officier, il sert à Sébastopol dans la guerre contre les Turcs. De cette expérience naîtra, en 1854-55, un récit pacifiste, *Sébastopol*. Fin 1855, le succès de sa trilogie *Enfance*, *Adolescence*, *Jeunesse* lui ouvre les portes du milieu littéraire de Saint-Petersbourg. De 1857 à 1861, fuyant les mondaniétés, il voyage en Europe. Après l'abolition du servage (1861), il revient en Russie et à son village, où il crée une école et enseigne lui-même.

Marié en 1862 à Sophie Andrievna Behrs, dont il aura treize enfants, il connaît une vie de couple difficile, entre occupations sociales, littéraires et vie familiale, mais aussi une période féconde du point de vue créatif : il écrit alors ses deux romans majeurs, *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*. En proie à des angoisses existentielles, Tolstoï se lance ensuite dans une quête spirituelle et se convertit en 1879 au christianisme *Ma Confession*, *Ma Religion*. Prônant une vie frugale (ni tabac, ni alcool, ni viande, ni luxe), il abandonne une partie de ses biens. Un soir de 1910, il quitte sa propriété. Il meurt dix jours plus tard d'une congestion pulmonaire dans la gare d'As-tapovo.

Respecté comme écrivain, pour sa maîtrise du récit et des dialogues et la beauté de ses descriptions (paysages, batailles...), Tolstoï est plus encore pour sa posture morale, son sens de la fraternité humaine et de la justice sociale. Ajoutons-y sa longévité et ses périodes successives, tout cela fait de lui, à l'instar d'un Victor Hugo, un écrivain essentiel.

Scènes de la vie moscovite à la fin du XIX^e siècle



Vendeur de Kvas (limonade)



Vendeur de melon



Vendresse de foulards

Place Loubianka dans le Moscou du début du XX^e siècle



En marche vers la révolution

Age d'argent de la littérature russe, la période qui couvre les deux dernières décennies du XIX^e siècle et les deux premières du XX^e est marquée par un renouveau culturel lié, notamment, au déclin du réalisme qui n'avait que trop formaté la littérature russe tout au long du XIX^e siècle. Ce déclin va au bout du compte favoriser une revalorisation de l'art puisque la forme et la musicalité seront appelées à se substituer à la mission didactique, au devoir social de l'écrivain.

La fin du réalisme ?

Après avoir dominé la littérature russe pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, le réalisme va voir son influence diminuer nettement au profit de l'exigence esthétique. Paradoxe : si les écrivains russes du XIX^e siècle souffraient les vents de la révolution et de la contestation, de telles préoccupations vont se faire plus discrètes alors même que la révolution se profile. A la suite de celle, avortée, de 1905, et rompant avec une confrontation jugée stérile, certains auteurs vont même adopter une ligne plus conciliante à l'égard du pouvoir tsariste. Les causes de ce recul sont multiples. Tout d'abord, la politique réactionnaire menée par **Alexandre III** puis par **Nicolas II** (emprisonnements massifs, relégations, censure...) limite fortement les élans des plumes même les plus acérées, non sans susciter du découragement au sein des mouvances révolutionnaires : le succès de la doctrine de la non-résistance au mal, prônée par Tolstoï, s'explique sans



Alexandre III

doute par cette perte de combativité. L'abolition du servage (1861), soit quatre ans avant celle de l'esclavage aux Etats-Unis) prive en outre ces mouvances, par ailleurs plus ou moins organisées, de leur principal objet de contestation.

Le recul du réalisme découle aussi du renouveau culturel insufflé par l'Occident. Des poètes comme **Baudelaire**, **Mallarmé** ou **Verlaaine** ont ainsi influencé fortement les symbolistes russes, tandis que **Zola**, **Maupassant** et **Poe** ont eu de multiples échos chez les novellistes. Cette influence européenne, voire américaine, est d'autant plus nette qu'elle est ardemment souhaitée par une bourgeoisie émergente désireuse de s'aligner culturellement sur le mouvement européen. Ainsi, la littérature russe n'étant plus dans les seules mains d'une élite cultivée et politiquement engagée, des genres et des thèmes neufs vont pouvoir se développer.

La poésie symboliste, annoncée dès 1895 avec la parution du recueil *Symbolistes russes* proposant des traductions de Poe, **Verlaaine** et **Maeterlinck**, ainsi que les premiers vers de **Valéry Brioussou**, poursuivie dans les années 1900 par **Merekjovskli** et son épouse **Zinaïda Hippisus**, ainsi que **Sologoub**, aura également une incidence sur le roman à travers **André Biely** (1880-1934). Magnifiée par **Blok**, elle aura une riche descendance en ouvrant la voie à **Maiakovski**, **Mandelstam**, **Tsvétaïeva**, **Akhmatova** et quelques autres.

Le néo-réalisme

Moins prégnant sur la vie littéraire, le réalisme demeure néanmoins présent. A cet égard, il faut souligner que les principaux écrivains de cette époque qui passeront à la postérité (**Gorki**, **Tchekhov**) se trouvent parmi les réalistes.

Léonid Andreïev (1871-1919), qui connut en son temps un succès égal à celui de Gorki, resta pour sa part l'écrivain de l'angoisse, évoquant dans ses récits pessimistes la mort, la solitude, le suicide. Mais les auteurs les plus célèbres de ce mouvement sont aussi ceux qui s'en écartèrent peu à peu. Réaliste classique s'inscrivant dans la lignée d'un **Tourgueniev**, **Alexandre Kouprine** (1870-1938), après avoir laissé des œuvres réalistes comme **Le Moloch**, sur l'industrialisation et la vie des ouvriers, abandonnera graduellement toute visée moralisatrice.

Tenant lui aussi de ce réalisme classique,

Ivan Bounine (1870-1953), Prix Nobel de littérature en 1933, après des récits réalistes fort pessimistes sur le monde rural et son arriération, s'écartera lui aussi du groupe **Znanie** (Le Savoir) et finira même par quitter la Russie.

L'âge d'or de la nouvelle

Si le réalisme a vu son emprise diminuer, il en va de même du mode d'expression qui l'avait véhiculé jusqu'alors. Le roman est ainsi délaissé au profit de formes narratives plus brèves. Aussi, peu de roman-

ciers marqueront cette époque. Parmi ceux qui connaissent un succès éphémère, **Piotr Boborykine** (1836-1921) laissera une abondante chronique sur la société russe de 1850 à 1820, d'un intérêt plus historique que littéraire.

Nicolas Lejkine (1841-1906), connaît un grand succès avec son roman *Nos Compatriotes à l'étranger* narrant les mésaventures de russes expatriés confrontés, par ignorance des langues, à des situations cocasses.

Ainsi donc, récits et nouvelles sont les formes d'expression les plus prisées. Tolstoï lui-même, dans la dernière période de sa vie créative, privilégiera la forme courte aux longs romans.

Trois novellistes marqueront par leurs

récits et leur style l'histoire des lettres russes. **Vsevolod Garchine** (1855-1888), qui oscillera entre le symbolisme (dont il est considéré comme un précurseur) et le réalisme, écrira une vingtaine de nouvelles psychologiques, riches d'horreur et de folie, évoquant la lutte des hommes affrontés au mal, avec bien souvent le suicide comme seule solution.

Populiste et humaniste, **Vladimir Korolenko** (1853-1921) puisera dans son vécu d'exilé en Sibérie la matière de ses nouvelles. Celles-ci décriront, dans une œuvre pénétrée d'une réelle compassion, ces petites gens du nord de la Russie et de la Sibérie, certes vagabonds, fugitifs ou assassins, mais épris d'espace et de liberté. Son succès est lié tant à cet optimisme, à cet élan généreux, à cette vision positive de l'homme, perverti par la société, qu'à ses descriptions d'une nature sauvage.

Le croiseur Aurore dont les canons tonneront à l'heure de la révolution de 1917



Alexandre Blok (1880-1921)

Petit-fils d'André Bebetov (botaniste et recteur de l'Université de Saint-Petersbourg), fils d'un professeur de droit à Varsovie et neveu du philosophe et théologien Vladimir Soloviev, Alexandre Blok naît dans une famille aisée. Ses parents se séparent alors qu'il est encore très jeune. Il fréquente alors l'aristocratie au manoir de Chabkmatovo, près de Moscou, où il découvre les œuvres de son oncle et des poètes du XIX^e siècle Fiodor Tioutchev et Afanasiev.

Blok se passionne pour le théâtre et participe à de nombreux spectacles d'amateurs dans la maison de Liouba Mendeleïeva, dont il tombe amoureux et qu'il épousera en 1903. Il publiera deux pièces, **Les Tréteaux** (1906) et **La Rose et la Croix** (1911), d'une valeur plus lyrique que dramatique.

Diplômé des Lettres en 1906, voyageant à plusieurs reprises en Italie et en France, Blok voit sa vie de couple se dégrader et sa propre vie intime se partager entre fréquentation des prostituées et des cabarets tziganes et moments d'écriture solitaire dans son appartement de Saint-Petersbourg. Il mûrit alors un style et crée une œuvre poétique qui fera de lui la figure de proue du symbolisme et un poète majeur, un voyant, reconnu par ses pairs et influençant ses successeurs, au premier rang desquels Maïakovski, pour trois recueils essentiels, avec des poèmes lumineux comme **La Belle dame** ou **L'Inconnue**. Mais celui qui restera comme son chef d'œuvre est **Les Douze**, écrit en janvier 1918 : une série de poèmes à la fois lyriques et épiques, qui dépeint symboliquement la révolution d'octobre 1917 et y souligne le rôle des soldats. Trotski reconnaîtra Blok comme visionnaire, même en admettant que "bien sûr il n'était pas des nôtres, mais il a eu un élan vers nous." Fragile par sa santé et sa psychologie, Blok meurt, épuisé et désespéré, à quarante ans, au tout début de cette ère révolutionnaire où il est passé tel un météore, rallumant le feu de la poésie.



Anton Tchekhov (1860-1904)

Issu d'une ancienne famille de serfs, Anton Pavlovitch Tchekhov naît à Taganrog, sur les bords de la mer d'Azov, où son père tient un magasin de denrées coloniales. Il suit des études de médecine. Parallèlement, et pour subvenir aux besoins de ses proches, il rédige de courts textes humoristiques et satiriques sur les tracasseries du quotidien. Bientôt, sa prose s'oriente vers des sujets plus sérieux. Adoptant la nouvelle, il va dépendre la vie du peuple, ses souffrances et ses destins tragiques ; **La Steppe** présente les caractères de l'œuvre à venir : temps suspendu, action inexistant, personnages accablés, seuls et incompris.

En 1890, Tchekhov visite la colonie pénitentiaire de l'île de Sakhaline. Outre son témoignage sur la vie carcérale (**L'Île de Sakhaline**), il y mène une véritable enquête sociologique et statistique, avec recensement de la population locale. Ce travail influencera Soljénitsyne quand il mènera sa propre étude sur le système carcéral soviétique.

C'est peut-être Sakhaline qui a éveillé la conscience sociale de Tchekhov. A peine de retour à Moscou, il décide de s'établir à la campagne, pour observer la vie des moujiks qui vont peupler ses prochaines nouvelles. Ses soucis de santé l'amènent à s'établir à Yalta en 1899.

En 1901, il épouse la comédienne Olga Leonardovna Knipper, l'une des interprètes de ses pièces au théâtre d'Art de Moscou, où **La Mouette** connaît un succès retentissant (alors qu'elle sera mal accueillie à Saint-Petersbourg). En 1902, il quitte l'Académie impériale en signe de protestation contre le refus du tsar d'y admettre Gorki.

Myope et chétif, Tchekhov était chroniquement miné par la maladie. C'est en Allemagne, où il voulait soigner sa tuberculose, qu'il meurt à 44 ans. Il laisse une œuvre, à certains égards, prophétique : **La Cerisaie**, cette propriété familiale qu'il va falloir quitter et vendre, annonce la fin d'un monde.



Maxime Gorki (1868-1936)

De son vrai nom Alexéï Maximovitch Piechkov. Elevé, à la mort de son père, par ses grand-parents, il connaît une vie difficile, au gré de la ruine progressive de son grand-père (enfance). Par ses récits pleins d'empathie pour les classes laborieuses, Gorki fut à l'origine d'un genre littéraire qui allait faire de lui leur porte-parole.

Très vite, Gorki devient une figure littéraire incontournable et ses nombreux succès lui valent de devenir en 1902 membre d'honneur de l'Académie impériale. La décision sera annulée par Nicolas II qui, en 1905, le fera arrêter. Libéré, Gorki choisit alors l'exil. Car depuis 1905, année de sa rencontre avec Lénine et de son adhésion au parti bolchevik, l'écrivain participe activement à la vie du parti, par exemple en lui faisant don de la majorité de ses revenus. De retour en Russie en 1913 (Nicolas II ayant décrété une amnistie pour les révolutionnaires), Gorki, après avoir applaudi la révolution, marqua très vite son opposition au nouveau pouvoir, traitant les bolcheviks de "fanatiques aveugles" et d'aventuriers sans scrupules.

Sa maison d'éditions Znanie ("Le Savoir"), qu'il a fondée en 1902 et qui publiera notamment les écrits des néo-réalistes, étant interdite de parution, il va se consacrer à la défense d'écrivains en détention. Il accepte finalement de collaborer avec le nouveau pouvoir, en particulier dans le domaine culturel (fondation des Editions d'Etat). Mais ses positions souvent critiques l'amènent à s'exiler. Il habitera en Italie la plupart de cette période, jusqu'à 1928. En 1934, Gorki est élu président de l'Union des Ecrivains. Il sera en outre décoré de l'Ordre de Lénine et élu membre du Comité Central du PCUS et de l'Académie des Sciences. Il meurt en 1936 des suites d'une pneumonie.



De Lénine à Staline

La révolution bolchévique de 1917 va entraîner de profonds bouleversements dans le paysage artistique russe. Toutes les disciplines sont concernées, avec pour fil conducteur un élan créatif libérateur, l'idée enthousiasmante de mettre la culture au service du prolétariat. Mais aussi avec, très vite, la tentation pour le nouveau pouvoir de placer l'art à son service, de le contrôler, voire de le censurer. La littérature n'y échappe pas. Dès octobre 1918, le Parti décrète une réforme de l'orthographe, dont la caractéristique la plus visible est la suppression de trois lettres (l'alphabet cyrillique n'en compte plus que 32) et du signe dur ("tviordyi znak"), jusqu'alors de rigueur à chaque consonne finale non palatalisée. Résultat : 10% de longueur de texte en moins et des économies de... papier. Mais bientôt, les écrivains vont se retrouver confrontés à des choix.

Une parole sous contrôle : 1917-1921

Certains adoptent une attitude conciliante en acceptant d'intégrer, en tant que spécialistes, les institutions culturelles, musées ou bibliothèques. D'autres, comme **Valéry Brioussov** (1873-1924) et **Nicolas Goumiliov** (1886-1921), s'associent à la révolution et participent à la formation des écrivains néophytes issus du monde ouvrier, de la paysannerie ou des rangs de l'Armée Rouge. Incapable d'encadrer le développement de cette nouvelle culture, en raison des priorités liées à la guerre civile, le nouveau pouvoir laisse se développer clubs et centres culturels, qui luttent alors pour s'imposer comme porte-drapeaux de la nouvelle culture.

La culture prolétarienne

On doit à un écrivain, également médecin, économiste et philosophe, la théorisation de l'un des principaux mouvements culturels de la période : le prolektkult (contraction de "prolietarnaïa koul'toura", "culture prolétarienne").

Alexandre Bogdanov (1873-1928) a, vers 1911-12, en fréquentant l'école de Capri avec Gorki et Lounatcharski, lancé l'idée. Dès la révolution, il lui donne corps en impulsant la création d'un vaste tissu associatif qui doit permettre aux prolétaires d'exprimer leur potentiel créatif en vue de supplanter la "culture bourgeoise". A son apogée, le prolektkult comptera plus de 500.000 membres. Mais les désirs d'indépendance des artistes vis-à-vis du Parti amèneront celui-ci, dès 1920, à placer ce mouvement sous la tutelle d'un Etat qui souhaite, par la même occasion, conserver une culture, bourgeoise certes, mais néanmoins très riche.

Avant d'être absorbé par le Parti, ce courant laissera à la littérature russe, avec notamment **Vassili Alexandrovski** (1897-1934), **Mikhaïl Guerassimov** (1889-1939) ou encore celui qui sera considéré comme le Krylov de l'ère soviétique, **Demian Bedny** (1883-1945), de très nombreux écrits, optimistes et héroïques, chantant la ville libératrice opposée au village arriéré. Le prolektkult

influencera aussi le théâtre, en faisant exploser le cadre traditionnel : c'est l'époque des représentations géantes (La Prise du Palais d'Hiver compte environ 10000 acteurs et figurants), censées insuffler aux masses l'idéologie communiste. Un théâtre également qualifié d'agit-prop.



La NEP littéraire

La pause sur la voie du communisme, voulue par **Lénine** en 1921, s'avèrera favorable à la littérature russe. Si la censure reste présente, les maisons d'édition privées sont à nouveau autorisées et une plus grande liberté de ton est admise. En outre, le Parti réfutera en 1925 le rôle de "nouveaux guides de la littérature" que s'étaient arrogé les écrivains prolétaires, revalorisant du même coup ceux que Trotski qualifiait de "compagnons de route".

Les écrits de la période graveront pour la plupart autour d'un thème unique : la révolution et ses conséquences sur le quotidien. **Boris Pilniak** (1894-1937)

sera ainsi l'un des premiers auteurs à placer la révolution au cœur de ses écrits (*L'année nue*). Chroniqueur du quotidien, **Valentin Kataïev** (1897-1986) décria pour sa part la vie dans la jeune Russie soviétique, avec sa pénurie de logements, ses fraudes mesquines... Plus acerbes, usant d'écrits où l'humour, le cynisme, le grotesque et le burlesque viennent dénoncer les aberrations du quotidien, **Evguéni Zamiatine** (1884-1937), **Mikhaïl Boulgakov** (1881-1939), **Isaac Babel** (1894-1939) connaîtront tour à tour le succès, l'exil ou la censure. *Le Maître et Marguerite*, chef d'œuvre posthume de Boulgakov, ne sera publié en URSS qu'en 1966. Enfin **Nikolaï Tikhonov** (1896-1973) sera l'un des rares à donner une vision grandiose des événements révolutionnaires.



Nikolaï Tikhonov



Vladimir Maïakovski (1893-1930)

Né à Bagdad (Georgie) dans une famille modeste, le jeune Vladimir vient habiter Moscou à treize ans, après la mort de son père. A quinze, il adhère au Parti Social-démocrate (marxiste) et participe à des manifestations révolutionnaires. Arrêté trois fois pour "conspiration", c'est à la prison de la Boutyrka qu'en 1909 il s'initie à la poésie. En 1911, il rencontre le peintre et poète David Bourliouk (1889-1967) qui va le parrainer et contribuer à faire de lui une figure de proue du futurisme. Influencé d'abord par Kblebnikov, puis s'en affranchissant, avec des poèmes comme *La Flûte des vertèbres* et *Le Nuage en pantalons* (1915), Maïakovski publie de véritables manifestes, conjuguant révolte face à l'état du monde et innovations formelles, grâce à un travail sur les sonorités, les accents toniques et les rimes, propre à donner aux poèmes toute leur force dans la déclamation – ce qu'il pratiquera bientôt devant des publics d'ouvriers et de paysans.

Maïakovski entretient une liaison avec Lili Brik, sœur d'Elsa Triolet et épouse de l'éditeur Osip Brik. Jusqu'à la rupture avec Lili en 1924, la complicité de ce ménage à trois aura des effets positifs sur la création du poète, qui écrit également deux pièces de théâtre satiriques.

Mettant son art au service de la révolution bolchévique, tout en restant critique sur son application, il est envoyé par le nouveau pouvoir comme une sorte d'ambassadeur culturel, voyageant de 1923 à 1925 en Grande-Bretagne, France et Etats-Unis. A New York, il aura une brève liaison avec Elly Jones, une émigrée russe dont il aura une fille. De retour en Russie, il crée des affiches d'agit-prop (textes et illustrations). Jusqu'à ce qu'en 14 avril 1930 on lui tire une balle dans la tête. Un geste qui – comme la pendaison de Serge Essénine en 1925 – suscite bien des questions.



Marina Tsvetaïeva (1892-1941)

Née à Moscou dans une famille aisée, Marina Tsvetaïeva produisit une œuvre majeure du XX^e siècle mais connut un destin tragique. Elevée tour à tour en Italie, Suisse et Allemagne, puis en Crimée où, avec sa sœur Anastasia, elle découvre l'art et la poésie grâce à leur mentor Maximilien Volochine (1878-1932), elle publie dès 1910 son premier recueil *L'Album du soir* qui la fait remarquer des milieux littéraires. En 1912 elle épouse Serge Efron, un camarade d'études, dont elle aura deux filles et un fils. De 1917 à 1920, elle survit péniblement dans Moscou affamée, écrivant poésie et théâtre. Sa fille cadette meurt en orphelinat et l'écrivain, emmenant son aînée, quitte la Russie pour la Tchécoslovaquie, où elle retrouve son mari – engagé dans l'Armée des Volontaires (blanche). En 1925, la famille part pour la France. A Paris, elle survit grâce à des parutions dans la presse russe d'émigration.

En 1926, elle entretient une correspondance passionnée, et restée célèbre, avec Boris Pasternak et Rainer Maria Rilke. Mais le manque de reconnaissance et d'audience, le mal du pays et le dénuement constant la font terriblement souffrir. Son mari, blanc repent, passe au service du NKVD soviétique. Sa participation à un assassinat politique, en 1931, bouleversera leurs relations, outre le fait que Marina entretient des liaisons intermittentes, la plupart platoniques d'ailleurs, tant avec des femmes qu'avec des hommes. En 1939, deux ans après Efron, elle rentre à Moscou avec fille et fils. Réfugiée, durant l'invasion du pays par les troupes allemandes, au village d'Elabourga, sans ressources et désespérée, elle met fin à ses jours le 31 août 1941. Son journal intime, *Confessions dans le feu*, est un témoignage captivant et douloureux sur la genèse d'une œuvre brûlante en effet.

Les journées insurrectionnelles du 3 au 14 juillet 1947 à Petrograd seront réprimées dans le sang par le pouvoir tsariste/photo sygma



L'ère des guerriers

Après la mort de Lénine en 1924 et la prise de pouvoir de Staline, la littérature russe voit se refermer la porte de la liberté, entr'ouverte avec la NEP. L'ère du doute, des rebelles, des rêves, des romantiques, est révolue. La mort brutale de Serge Essénine, âgé de trente ans, le 28 décembre 1925 à l'Hôtel d'Angleterre (Saint-Pétersbourg), soulève bien des interrogations : il pourrait s'agir d'un assassinat politique déguisé en suicide par la Tcheka. Après Blok disparaît un des plus grands poètes de cette époque, ami de la révolution mais aussi chantre de la liberté.

L'Union des écrivains

Créée en 1920, la RAPP (Association Russe des Écrivains Proletaires), appuyée par le pouvoir, s'impose alors sur les autres mouvements littéraires. Mais en avril 1932 le régime, voulant rallier à lui de nouvelles plumes dont celles des "compagnons de route", supprime la RAPP jugée excessive et y substitue l'Union des Écrivains ; les auteurs sont appelés à y adhérer "volontairement". En fait, dès le premier congrès des écrivains soviétiques, en 1934, ils sont sommés de prêter serment de fidélité au Parti. Certains refuseront, notamment **Mikhaïl Boulgakov**, **Ossip Mandelstam** (1891-1940) et **Anna Akhmatova** (1899-1966). **Mandelstam**, d'origine juive, a publié ses premiers poèmes dans la revue *Apollon* : paraissant à Saint-Pétersbourg de 1909 à 1917, dirigée par le critique d'art



Anna Akhmatova

Serge Makovski (1877-1962), celle-ci avait publié les manifestes de l'acméisme, avec Goumiliov et Akhmatova notamment, s'inscrivant en réaction contre le symbolisme. Akhmatova, qui fut la jeune épouse de Goumiliov (mort fusillé en 1921), s'est affirmée, grâce à des recueils comme *Soir* (1912), *Le Rosaire* et *Volée Blanche* (1917), *Anno Domini* (1922) et à ses amitiés avec Blok, Essénine ou Tsvétaïeva, comme une des grandes figures du renouveau poétique russe. En tout cas, d'innombrables écrivains et intellectuels seront emprisonnés, voire éliminés, durant cette période. **André Biely** (1880-1934), auteur de *Carnets d'un toqué*, serait mort empoisonné. D'autres, comme Boulgakov, choisiront l'écriture silencieuse, sans certitude de publication, même différée. D'autres, enfin, se réfugieront dans des genres prêtant moins à controverse, tel le conte pour enfants, ou dans la traduction. Ainsi

Prise du Reichstag avril 1945



Alexandre Grine (1880-1932) privilégie la nouvelle fantastique et **Mikhaïl Prichvine** (1873-1954), l'évocation de la splendeur de la nature de la Russie profonde. Quant à **Mikhaïl Cholkov** (1905-1984), il attirera l'attention et même la polémique grâce à un roman-



Joseph Staline

fleuve en quatre volumes (publiés de 1928 à 1940), *Le Don Paisible*. Contesté à l'époque sur l'authenticité de son écriture, il sera défendu par **Staline** en personne. Rétrospectivement, la déstalinisation confèrera une image de roman de propagande à ce qui était, avant tout, une vaste fresque sur la première guerre mondiale telle que vécue par les paysans de la région natale de l'écrivain. Les années 1925-1930 sont difficiles pour la poésie, dont les formes, les sons et les images se concilient mal avec le matérialisme dialectique. Seuls **Boris Pasternak**, **Vladimir Maïakovski**, **Nikolaï Asseev** (1889-1963) ou encore **Anna Akhmatova** (*Morceaux Choisis de six poèmes*, 1940) parviennent un temps à publier. Durant toute l'ère stalinienne, le réalisme socialiste devient l'ultime critère d'évaluation des œuvres. Pour Staline, les écrivains sont les ingénieurs de l'âme, qui ont pour rôle d'éduquer les masses en décrivant la réalité – du moins celle du Parti. Les héros de la littérature stalinienne sont ouvriers, pionniers, kolkhoziens ou fonctionnaires du Parti, oeuvrant en commun à l'édification d'un monde nouveau. Parmi les auteurs alors en vogue, citons **Nikolaï Pogodine** (1900-1962), chantre des camps de "rééducation", ou encore **Nikolaï Ostrovski** (1904-1936), dont le titre de roman *Et l'acier fut trempé* est déjà tout un programme. Dès les années 1930, le pouvoir de Staline s'étant affirmé, la littérature est chargée de lui fournir une légitimité historique. C'est le

temps des grands romans historiques où prévalent culte du chef et falsification de l'histoire. Témoin **Alexis Tolstoï** (1882-1945), dont *Le Pain* se charge de louer le rôle du "petit père des peuples" durant la guerre civile.

Le patriotisme soviétique

La "Grande Guerre Patriotique" entraîne une fragile ouverture. En effet le pouvoir, qui cherche à rallier davantage d'auteurs à sa cause, s'assouplit. Certains, hier encore relégués au silence, sont de nouveau autorisés à publier, dont Akhmatova qui, dans la tourmente du blocus de Leningrad, reprend la plume pour soutenir l'effort de guerre (*Le Poème sans héros*, 1942). Le réalisme socialiste se montre alors plus permissif : à côté de thèmes convenus exaltant l'héroïsme de l'homme moyen ou du soldat (*Un Homme véritable* de **Boris Polevoï** - 1908-1981) ou encore la résistance des komsomols (*La Jeune Garde*, d'**Alexandre Fadeïev** - 1901-1956), des approches plus psychologiques sont privilégiées, notamment par **Vassili Grossman** avec le thème du sacrifice dans *Pour une juste cause* (qui paraît dans la revue *Novy Mir* en 1952). Dans *Les Jouets* et *Les Nuits*, **Constantin Simonov** (1915-1979) évoquera la guerre dans toute sa cruauté, même si ses héros restent fort idéalisés. *Les Tranchées de Stalingrad* de **Victor Nekrassov** (1911-1987) adopte, lui, une perspective centrée plus sur l'individu que sur le Parti. Enfin, **Ilya Ehrenbourg** (1891-1967), qui fit partie du "proletkult" avec Alexis Tolstoï, exalte l'effort de guerre en enjoignant ses compatriotes de tirer le plus d'Allemands possible. D'origine juive, cet écrivain travaillera après la guerre à un Livre Noir, sur les atrocités commises par les Nazis contre les Juifs d'URSS. Corrigé par Vassili Grossmann, il ne sera publié que dans les années 1990.

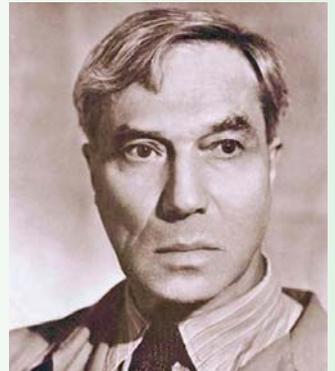


Vassili Grossmann (1905-1964)

Né dans une famille juive ni croyante, ni ne parlant yiddish, il étudie à Kiev puis à Moscou, où il écrit ses premiers textes tout en décrochant un diplôme d'ingénieur chimiste en 1929. Il s'installe avec son épouse dans la région du Donbass, mais revient à Moscou peu de temps après. Il divorce en 1932, abandonne le métier d'ingénieur et, encouragé par Gorki, se consacre dès lors à l'écriture.

Lorsque l'Allemagne entre en guerre contre l'URSS en 1941, Grossmann se porte volontaire pour le front. Devenu journaliste dans l'Armée Rouge, il prend part aux grands affrontements contre l'armée allemande. Profondément bouleversé par les massacres massifs de civils juifs, il commence à réunir des éléments qui, plus tard, donneront naissance au *Livre Noir*. Comme combattant de la bataille de Stalingrad, ses récits du front l'amènent au rang de héros soviétique. La publication de *Vie et Destin* (*L'Age d'Homme/Julliard*) en 1980 puis celle de ses *Carnets de guerre* (*Calmann-Lévy*, 2007) le fera enfin découvrir au public français.

Revenu de la guerre, il prend ses distances avec le régime. L'ancien auteur lié au réalisme socialiste se fait très critique, en particulier sur la personne de Staline et sur le sort réservé aux minorités. A partir de 1953, ses écrits sont dénigrés dans la presse officielle. Profondément marqué par le complot des blouses blanches, il y voit le triste parallèle entre les deux régimes dictatoriaux, nazisme et stalinisme, qui se rejoignent dans l'antisémitisme.



Boris Pasternak (1890-1960)

Fils de Léonid Pasternak, peintre et professeur à l'école des Beaux-Arts de Moscou et par ailleurs illustrateur favori de Tolstoï, un proche de la famille, et de la pianiste Rosalia Kauffman, Boris va dès son jeune âge être sensibilisé à l'art. Il s'oriente d'abord vers des études de philosophie, dont une année en Allemagne en 1913. En 1914 il publie, dans le plus parfait anonymat, son premier recueil de poèmes, *Un Jumeau dans les nuages*.

Durant la première guerre mondiale, il enseigne et travaille dans une usine chimique de l'Oural, expérience qui jettera les bases de *Docteur Jivago*. Dans l'intervalle, en 1917, son deuxième recueil *Ma Sœur la vie* lui offre enfin un succès public.

Si Pasternak adhérait à la Révolution, il ne peut toutefois concevoir que l'art puisse obéir à des impératifs politiques. Son récit largement autobiographique *Sauf-Conduit* (1927) peut ainsi se lire comme une profession de foi et une apologie de la poésie face à l'idéologie communiste.

Dès lors, rien d'étonnant à ce que sa relation avec le pouvoir soit conflictuelle. Censuré à plusieurs reprises, dès 1936, après plusieurs dépressions, il décide de cesser toute activité publique. Le procès de Boukharine (1938) mènera l'écrivain vers la dissidence silencieuse.

Echappant aux purges (d'aucuns prétendent que Staline appréciait ses écrits), son activité se borne alors à un important travail de traducteur (Verlaine, Shakespeare, Goethe, Schiller), que seule la guerre viendra interrompre. Sa relation avec le pouvoir soviétique va se détériorer lors de l'attribution du Prix Nobel en 1958 décerné à l'auteur de *Docteur Jivago*, paru en Europe occidentale dès 1957. Exclu de l'Union des Écrivains Soviétiques, privé de tout moyen de subsistance légal et menacé d'exil, Pasternak est sommé de refuser son Nobel, s'épargnant ainsi, à lui-même comme à ses proches, de lourdes sanctions.

Il meurt deux ans plus tard des suites d'un cancer. Il faudra attendre 1988 pour voir son roman emblématique publié en URSS.



Mikhaïl Boulgakov (1891-1940)

Fils d'intellectuels, Mikhaïl Afanasievitch Boulgakov naît à Kiev. Après ses études commencées en 1901 au lycée, en 1909 il s'inscrit à la Faculté de Médecine de Kiev. C'est durant ces études qu'en 1913 il épouse sa première femme, Tatiana Lappa. En 1916, diplômé en poche, il s'engage comme volontaire dans la Croix Rouge, avant d'être mobilisé dans un hôpital civil de la province de Smolensk (cf. *Carnets d'un jeune médecin*). En 1920, souffrant du typhus, il ne peut fuir devant l'avancée des bolcheviks. Abandonnant la médecine au profit de l'écriture, il parvient à se faire engager comme directeur du Lito, ou département littéraire de la ville de Vladikavkaz. Mais un différend avec un journal local contraint Boulgakov, le "blanc", à quitter ce poste et cette ville, direction Moscou.

Travaillant pour diverses publications culturelles, il réussit à faire publier plusieurs de ses textes et connaît alors ses premiers succès littéraires (*Le Roman de Monsieur Molière*, 1933 ; *Le Roman théâtral*, 1936).

En 1929, il écrit à Staline pour lui demander le droit de quitter l'URSS – mais il abandonnera ce projet après la rencontre de sa troisième épouse. C'est à Moscou qu'il meurt, le 10 mars 1940.

De Khrouchtchev à Gorbatchev



Durant la période qui va de la mort de Staline (1953) à la prise de pouvoir par Gorbatchev (1985), la littérature russe connaît des évolutions complexes. Toujours encadrés par l'Union des Écrivains, et bien qu'encore soumis aux pressions de la censure, les auteurs parviennent à s'engouffrer dans des brèches entr'ouvertes par un pouvoir cherchant à placer la littérature sur un échiquier politique, historique et culturel plus large et plus ambigu, entre libéralisations et reprises en main successives.

Le dégel

Il en va ainsi de la période de dégel (terme emprunté à un roman d'Ilya Ehrenbourg), qui suit l'accession au pouvoir de Nikita Khrouchtchev. Pour conforter sa ligne politique de "déstalinisation", celui-ci autorise des thèmes nouveaux comme la souffrance au quotidien, l'horreur des camps – permettant même la publication d'Une Journée d'Ivan Denissovitch, d'Alexandre Soljénitsyne. Mais la marge des écrivains s'avère bien étroite : il s'agit avant tout de dénoncer les méfaits d'un homme, Staline, sans remettre en cause le Parti ni le modèle soviétique. Le Parti dénonce d'ailleurs la politique d'Alexandre Fadeïev (1901-



Vladimir, Ehrenbourg, Fadeïev

1956) à la tête de l'Union des Écrivains ; lâché par le pouvoir, il se suicide en 1956, alors que le 20^e Congrès du Parti Communiste vient confirmer

cette ouverture. Plusieurs auteurs (Babel, Kataïev) sont ainsi réhabilités, ou encore libérés des camps. D'autres, jusqu'alors censurés (Akhmatova, Boulgakov), se voient enfin publiés. D'autres thèmes, comme l'amour, le divorce et, dans une moindre mesure, la sexualité et l'alcoolisme, font leur apparition, profitant en cela de l'ouverture que connaît l'ensemble de la société. Entre 1945 et 1970, plus de vingt mille titres seront publiés ; outre l'abandon progressif des thèmes traditionnels du réalisme socialiste, un grand nombre se distinguent par un retour des sentiments et des émotions et aussi du thème de la guerre. Celle-ci, sous les plumes de Youri Bondarev (1924), Grigori Baklanov, (1923), Vassili Bykov (1924), sera évoquée dans toute son horreur.

Réaction et stagnation

Avec l'accession de Brejnev au pouvoir en 1964, la littérature russe entre, jusqu'en 1985, dans une période de réaction et de stagnation. Censure, pressions, détention ou expulsions (Soljénitsyne en 1974) redeviennent le lot des auteurs. Ce nouveau durcissement consomme la rupture entre les écrivains et le pouvoir. Une littérature d'opposition se développe alors par le système du samizdat (auto-édition) consistant à diffuser des textes dactylographiés sur papier carbone – la photocopie restant l'apanage de l'état. Nombre d'auteurs se font également publier à l'étranger : c'est l'essor du tamizdat (litt. "édition de là-bas").

Mais, si pressions et interdits subsistent bel et bien, le pouvoir se montre quand même plus permissif que sous Staline. L'avènement d'une classe sociale plus bourgeoise, la nomenklatura, l'effritement d'une société hésitante et vacillante, notamment sous les présidences fossilisées de Youri Andropov et de Constantin Tchernenko,



Youri Andropov

expliquent en partie cette évolution littéraire. Tant qu'ils n'attaquent pas frontalement le pouvoir, les auteurs semblent avoir plus de marge d'expression : ainsi le chanteur et poète d'origine géorgienne Boulat Okoudjava (1924-1997) publie-t-il officiellement, sous l'égide de l'Union des Écrivains, des nouvelles et romans satiriques, influencés par l'humour noir de Gogol, et à l'action souvent située au XIX^e siècle (Un Banquet pour Napoléon, Pauvre Avrossimov), dont l'intention plus actuelle ne trompe personne. Pas plus qu'Okoudjava, ses confrères chanteurs et poètes, comme Vladimir Vysotski (1938-1980), ou Alexandre Galitch (1918-1977), n'ont le droit d'enregistrer

ni de se produire sur scène en URSS. Leurs disques, ou leurs copies sur cassettes, circulent sous le manteau ; quant à leurs spectacles, ils sont confinés à des appartements privés. Vysotski, comédien, vit de ses rôles au théâtre et au cinéma ; Galitch doit s'exiler en France et meurt étrangement électrocuté dans son appartement parisien.



Vladimir Vysotski

Dès lors, à côté d'une littérature militante, convenue, une prose moins idéologique et plus intimiste se fait jour. Longtemps étouffée sous des tableaux de propagande kolkhozienne, la vie rurale fait l'objet d'une abondante production nettement plus critique. Ainsi Valentin Raspoutine (1937-) laissera des pages narrant la vie des paysans sibériens, tandis que Viktor Astafiev (1924-2001) dépendra, dans des récits largement autobiographiques, un mode de vie difficile et en voie d'extinction.



Mikhaïl Gorbatchev

Les poètes aussi

Avec la déstalinisation, la poésie réapparaît au grand jour. Ainsi Arseny Tarkovski (1907-1989), père du cinéaste André Tarkovski et ancien rédacteur des "éditoriaux poétiques" du journal des cheminots Goudok, en 1924-25, connaît un regain d'inspiration : de 1962 à 1987, il publie huit recueils ; certains de ses poèmes (La Vie, la vie, Première Rencontre) sont considérés comme parmi les meilleurs écrits en langue russe au XX^e siècle.

Mais les deux grands noms de la poésie du dégel sont sans conteste Andreï Voznessenski et Evguéni Evtouchenko, tous deux nés en 1937. Le premier, Moscovite d'origine, est reconnu et adoué dès l'âge de 14 ans par Boris Pasternak, auquel il a envoyé ses premiers poèmes. Mais

Voznessenski, également étudiant en architecture, se réclame avant tout de Maïakovski. Au début des années 1960, il est opposé à Khrouchtchev lors d'une réunion sur la culture au Kremlin. Ses positions taxées d'"antisoviétiques" le font huer par la salle remplie d'apparatchiks. Il se cachera pendant plus d'un an mais publiera La Poire triangulaire en 1962 et Les Antimondes en 1964. En 1978, il recevra le Prix d'Etat de l'URSS.

Le second est originaire de Sima, province d'Irkoutsk. Également acteur et réalisateur de cinéma, il est l'une des premières voix humanistes à s'élever en URSS pour défendre la liberté individuelle. Talent aussi précoce, il publie son premier recueil, Les Eclaireurs, à dix-neuf ans. Remarqué pour son indépendance de ton, dénonçant les atrocités nazies de Babi Yar mais aussi les persécutions du régime soviétique ou les exactions récentes en Tchétchénie, il est un véritable militant de la paix.



Alexandre Soljénitsyne (1918-2008)

Né à Kislovodsk, après une enfance passée à Rostov sur le Don, Soljénitsyne suit des études de mathématiques à l'Université de Moscou et, par correspondance, des cours d'histoire, de philosophie et de littérature. Ce cursus achevé, il intègre l'armée au lendemain de l'invasion allemande, servant dans la cavalerie puis dans l'artillerie.

En 1945, pour avoir, dans une correspondance privée, critiqué Staline, il est arrêté et exilé au camp de Karangada. A ces huit ans d'exil en suivront trois de relégation dans un village du Kazakbstan. C'est à cette période qu'on décèlera chez l'écrivain un cancer, qui se résorbera de lui-même.

Réhabilité en 1957, libre, il s'établit à Riazan et devient professeur de physique. C'est le début d'une vie simple (La Maison de Matriona), à la recherche de l'âme russe dans ce pays profond, hostile mais si vrai, peuplé de "ces justes, simples, sans lesquels ni le village, ni la ville, ni toute notre terre ne tiendraient." Après publication de plusieurs écrits inspirés de cette vie (dont en 1962 Une Journée d'Ivan Denissovitch, qui le fera connaître), son œuvre se voit muselée, ses romans Le Premier cercle, Le Pavillon des cancéreux et le tome 1 de son épopée historique La Roue rouge, rejetés par les éditeurs ou interdits de publication.

Édités à l'étranger, ces romans (avant L'Archevêque du Goulag) lui valent une reconnaissance internationale (Prix Nobel de littérature en 1970), mais aussi une déchéance de citoyenneté et une expulsion d'URSS en 1974. Après un séjour en Suisse, il s'installe aux États-Unis dans le Vermont, où il achève sa longue épopée La Roue Rouge. Rentré en URSS en mai 1994, il sera acclamé par tout un peuple. Tour à tour encensé et controversé, il finira ses jours dans une maison de campagne de la région de Moscou mais c'est à son domicile moscovite qu'il meurt, le 3 août 2008.

L'apprentissage de la liberté

De quand doit-on dater la chute du régime soviétique ? De 1991, quand, au lendemain d'un putsch militaire avorté, Gorbatchev cède le pas à Boris Eltsine ? De 1989, quand tombe le Mur de Berlin, sonnait le glas des républiques "socialistes" d'Europe de l'Est ? De 1985, quand Mikhaïl Gorbatchev, ultime dirigeant au pouvoir en Union Soviétique, a introduit la perestroïka (littéralement "reconstruction") dans une société déjà avide de glasnost ("transparence") ? Voire de 1978, avec le syndicat Solidarnosc, en Pologne, et les grévistes des chantiers navals de Gdansk ? Ou faut-il remonter au Printemps de Prague, en 1968 ? Aux émeutes de Budapest, en 1956 ? Voire à celles, déjà réprimées dans le sang, dès 1953 en Allemagne de l'Est ? Des premiers craquements aux portes de l'empire communiste à la chute finale, le processus de dégradation est forcément lent et complexe. Écrivains, cinéastes, musiciens, peintres, journalistes et autres créateurs ont souvent anticipé les ruptures à venir.

...De l'exil

Par choix ou par nécessité, la tradition des auteurs russes exiliés et/ou publiés à l'étranger, à l'instar des **Tsvétaïeva, Berberova, Nabokov** ou **Soljénitsyne** dans l'ère soviétique, s'est perpétuée pendant et après la glasnost. Dans la Russie de **Vladimir Poutine**, il est parfois aussi risqué de dénoncer les crimes ou les abus du pouvoir. Une **Anna Politkovskaïa** (1958-2006), et d'autres moins célèbres, ont payé de leur vie leur liberté d'informer et de témoigner. Prudence ou peur des éditeurs en Russie ? L'avant-dernier livre publié du vivant de Politkovskaïa, *La Russie selon Poutine*, l'a été d'abord aux États-Unis et en France. Dans un style tout autre, et controversé, un **Edouard Limonov** (né en 1943) se montre autant agitateur politique qu'écrivain : fondateur du Parti National-Bolchévick, exilé aux États-Unis puis en France dans les années 80 (collaborant successivement à *L'Humanité*, au *Choc du Mois* et à *L'Idiot International*, il sera taxé de rouge-brun), puis revenu en Russie, arrêté en 2002 pour trafic d'armes, il devient un personnage aussi dérangeant et provocateur que ceux de ses romans (*Le Poète russe préfère les grands nègres*, 1980 ; *Journal d'un raté*, 1982 ; *Autoportrait d'un bandit dans son adolescence*, 1985 ; *Mort des héros modernes*, 1993).



Vladimir Poutine



© James Naughton/Instagram

Anna Politkovskaïa



Edouard Limonov

...à la glasnost

Malgré tout, les écrivains habitant et publiant au pays ont pu, avec la glasnost, défricher de nouveaux territoires : liberté sexuelle, toxicomanie, pratiques mafieuses, corruption, alcool et misère dans la Russie capitaliste, catastrophes nucléaires, maladies industrielles, violence des guerres d'Afghanistan et Tchétchénie, sont racontées, analysées ou dénoncées dans les romans d'**Andréï Guelassimov** : né en 1965 au bord du lac Baïkal, dans *La Soif* il montre un ancien soldat défiguré par les blessures de guerre en Tchétchénie, sillonnant les routes d'une Russie délabrée, au volant d'une camionnette équipée d'un frigo bourré de vodka ;



Vladimir Sorokine

de **Vladimir Sorokine** : né à Moscou en 1955, auteur de *La Queue* (paru en France en 1985), et objet, pour *Le Lard bleu*, d'un procès en pornographie ; de **Victor Erofeev** : né à Moscou en



Victor Erofeev

1947, fils d'un diplomate de l'ère soviétique, il devient un farouche opposant à Brejnev. Sous Gorbatchev, il publie un roman sulfureux, *La Belle de Moscou*, confessions d'une jeune courtisane qui se donne aux moujiks et pratique le vice pour mieux dénoncer la "vertu" d'une société hypocrite ; ou encore de **Svetlana Alexievitch** (née en Biélorussie en 1947) qui, au péril de sa santé, de sa sécurité et de sa liberté, mène une enquête à Tchernobyl et en sort un bouleversant témoignage, *La Supplication* (longtemps interdite en Biélorussie, où l'auteur, qui a dû s'exiler, est considérée comme traîtresse) ; déjà, avec *Les Cercueils de zinc*,

écrit en 1985 et paru en France en 1991, cette romancière avait été accusée d'"atteinte à la mémoire des soldats soviétiques" pour avoir révélé le vrai rôle de l'Armée rouge lors de la guerre en Afghanistan ; de **Vladimir Makanine** (né en 1937 dans l'Oural) qui, dans *Le Prisonnier du Caucase*, décrit tour à tour l'enlèvement militaire des Russes dans cette région, le souvenir du goulag, mais aussi une Russie moderne décevante par les séries télévisées.

Un passé qui ne passe pas

Malgré cette thématique tout à fait actuelle, comme pour les Allemands avec le nazisme, la génération présente reste marquée au fer rouge par les horreurs du stalinisme, ce passé qui ne passe pas. A propos de la "Grande Guerre Patriotique" par exemple, un **Mikhaïl Kononov** (né à Saint-Petersbourg en 1948), remet en cause l'héroïsme servi par l'histoire officielle, même après le dégel, à travers le personnage de Maria Moukhina, une



Mikhaïl Kononov

gamine de 14 ans qui, dans *La Camarade nue* (écrit en pleine perestroïka, fini en 1989 mais publié en Russie en 2001 seulement), est livrée aux canons ennemis et aux appétits sexuels des soldats soviétiques. Les frères **Arkadi et Gueorgui Vainer**, dans *La Corde et la pierre*, un roman noir lourd de ses 654 pages, fouillent le passé antisémite de l'URSS, l'horreur des hôpitaux psychiatriques devenus antichambres du goulag, les magouilles de la nomenklatura, mariant là aussi littérature, histoire et témoignage politique.

La nouvelle vague

Plus généralement, les genres se renouvellent et se diversifient :

Boris Akounine (né en 1956 en Georgie) crée une série policière dont le héros, *Fandorine*, œuvre pour les services secrets du tsar ; l'auteur



Boris Akounine © Jérôme du Gimba

revendique une filiation avec les maîtres du genre, de Conan Doyle à Simenon ; **Dmitri Lipskerov** (né en 1964 à



Dmitri Lipskerov

Moscou) conjugue, dans Le dernier rêve de la raison, réalisme et fantastique au service d'une réflexion sur le bien et le mal ; **Viktor Pelevine** (né à Moscou en 1962) avec ses ambiances fantasmagoriques, *La vie des insectes*.



Ludmila Oulitskaïa

Ludmila Oulitskaïa (née en 1943 à Moscou), également biologiste et généticienne, renouvelle le roman psychologique

avec *Mensonges de femmes* ou *Sincèrement votre, Chourik*, mais aussi

le livre de jeunesse avec *Contes russes pour enfants*. Même la bande dessinée revient en force : un **Nikolaï Maslov** (né à Novossibirsk en 1934), fils d'un paysan illettré et victime du NKVD, à son tour déçu de la perestroïka et de la Russie libérale, témoigne dans *Les Fils d'Octobre* (2005) de la déliquescence de son pays, tout en y mêlant humour et espoir. Autant d'exemples qui, à défaut d'exhaustivité, montrent une littérature russe en plein renouveau.



Nikolaï Maslov



Vassili Axionov (1932-2009)

Fils d'Evguénia Guinzbourg, déportée à la Kolyma en 1937 et auteur du *Vertige* et du *Ciel de la Kolyma*, Vassili Pavlovitch Axionov naît à Kazan le 20 août 1932. Longtemps éloigné de ses parents déportés, à seize ans il retrouvera sa mère à Magadan, "capitale" des camps de la Kolyma où il passera deux années.

Après des études de médecine à Leningrad, achevées en 1956, Vassili Axionov s'oriente vers l'écriture et connaît le succès (en particulier auprès de la jeunesse) avec son premier roman, *Confère* (1960), critiqué par Khrouchtchev qui en a, toutefois, autorisé la publication.

Suivront une vingtaine de romans et de nouvelles dépeignant une jeunesse impertinente et en réalité bien différente de celle présentée par l'imagerie officielle soviétique (par exemple *Billet pour les étoiles* parle de sexe, de torrides soirées méridionales, de rock and roll, de jolies filles et de jeans). Il n'est dès lors pas étonnant que plusieurs de ses manuscrits, à partir des années 1970, se voient interdits de publication. En 1979, Axionov démissionne de l'Union des Écrivains (dont il était membre depuis 1961) pour marquer son opposition au refus de celle-ci de réintégrer Evguéni Popov et Victor Erofeev, responsables de la publication dans *Métropole* d'auteurs censurés. En 1980, il est déchu de sa nationalité et expulsé. S'installant alors à Washington, il y enseigne la littérature.

En 1989, il effectuera un premier retour en Russie. Il publiera cette année-là *Une Saga moscovite*. Axionov, enfin reconnu dans son pays, est décédé à Moscou en juillet 2009.



Olga Sedakova (1949)

Née à Moscou en 1949, poétesse et philologue, Olga Sedakova est également enseignante en littérature à l'Université de Moscou. C'est par l'école structuraliste de Tartu, en Estonie, dirigée par Yuri Lotman (grande figure de la vie intellectuelle en Europe de l'Est, décédé en 1993), que Sedakova a abordé la poésie. Autre forte influence sur son écriture : celle du philologue Sergueï Averintsev. Les premiers poèmes de Sedakova circulent en samizdat à partir de 1978 et, alors qu'elle est déjà traduite en géorgien par exemple, il faudra attendre 1990 pour voir une parution officielle dans son pays : *Le Voyage chinois*. Même si elle fait également référence, à ses débuts, à Ossip Mandelstam, rapidement Olga Sedakova trouve sa voie, opérant une synthèse très personnelle entre la tradition, avec au premier rang Pouchkine, et les aventures poétiques modernes, de Blok à Mandelstam en passant par Brodsky et Pasternak, sans oublier les auteurs d'autres langues qu'elle a par ailleurs traduits en russe, de Dante à Rilke, de Claudel à E. Dickinson. Dans un passionnant récit de 2005, *Voyage à Tartu et retour*, Sedakova rend un hommage émouvant et instructif à Lotman, qui fut son mentor en poésie.

Andrei Kourkov (1961)

Né à Leningrad en 1961, dans une famille communiste (mais lui ne sera pas membre du Parti), Andreï Kourkov est un des plus brillants romanciers russes d'aujourd'hui. S'il vit à Kiev, où il a passé sa jeunesse, il écrit ses romans en russe. Très tôt passionné par les langues (il en parle neuf, dont le français et le japonais), il commence sa carrière littéraire durant son service militaire à Odessa où, en poste comme gardien de prison, avec du temps libre pour écrire, il se met à rédiger des contes pour enfants. Son premier livre paraît deux semaines avant la chute de l'Union Soviétique. Une quinzaine d'autres ont suivi, qui ont pour points communs une maîtrise du récit, entre réalisme et surréalisme, au service d'une vision lucide d'un pays à la dérive. Premier à paraître en France, en 2000, *Le Pingouin* a pour héros un journaliste qui rédige des chroniques nécrologiques tout en hébergeant chez lui un pingouin racheté au zoo de Kiev en faille. L'affaire tourne au vinaigre quand le rédacteur découvre qu'il est manipulé. Un raccourci drôle et singulier sur une Russie en désarroi. Après *Le Dernier Amour du président* (2004), sorte de journal de bord écrit avec un esprit visionnaire sur la situation politique en Ukraine, Kourkov revient en 2010 avec *Laitier de nuit*, récit d'un étrange trafic de... lait maternel. Ce maître de l'absurde est par ailleurs membre du jury du prix Russophonie, organisé par la Maison de l'Oural à Paris, qui distingue chaque année un écrivain et un traducteur.



© Sylvie Besson

